

JOURNAL GEOGRAPHIQUE DU VOYAGE DE CHATEAUBRIAND EN ORIENT.

PRESENTATION

JOURNAL GEOGRAPHIQUE DU VOYAGE DE CHATEAUBRIAND EN ORIENT.

La relation du voyage en Orient de Chateaubriand nous apparaît comme une oeuvre littéraire dans laquelle nous trouvons une réalité géographique sous-jacente. En effet, la pensée de l'auteur n'est pas celle d'un spectateur. Il participe aux différents rythmes de la nature avec l'évident désir de dresser un inventaire du monde dans lequel il vit. Sous sa plume magique la nature prend une dimension nouvelle, matérielle.

Ce n'est pas vraiment un géographe au sens moderne du mot, mais ses descriptions vont nous permettre de mieux comprendre la Méditerranée et les renseignements qu'il nous donne présentent de nombreux intérêts.

Il nous apprend à sonder le mystère de l'infinie multiplicité des choses, à palper les paysages, à retrouver l'univers dans ses éléments épars.

Chateaubriand introduit la géographie dans le domaine littéraire: il renouvelle la pensée contemporaine. Nous nous attacherons successivement aux données apportées par l'auteur à la géographie et à l'influence de son oeuvre chez ses contemporains et chez ses successeurs.

c

c

JOURNAL GEOGRAPHIQUE

DU VOYAGE DE CHATEAUBRIAND EN ORIENT

by

Pierre Andréani

A thesis

submitted to

the Faculty of Graduate Studies and Research

Mc Gill University

in partial fulfilment of the requirements

for the degree of

Master of arts

Department of
French Language
and Literature.

April 1968.

REMERCIEMENTS

Je tiens à exprimer, ici, toute ma reconnaissance à mon professeur, monsieur Jean Ethier-Blais pour m'avoir fait connaître le vrai visage de Chateaubriand et pour m'avoir dirigé dans la rédaction de ce travail.

LIVRES DE CHATEAUBRIAND

SUR LE VOYAGE EN ORIENT

L'ESPRIT DU TEMPS

A la fin du XVIIIème siècle, la Méditerranée, oubliée depuis les Croisades, redevient le centre d'intérêt des peuples européens.

Les esprits sont attirés par l'Orient et les voyages cristallisent désormais le besoin d'évasion des peuples (1). Le siècle de la science a mobilisé les moyens techniques vers une recherche objective de la géographie, mais la littérature, depuis Voltaire et Candide, depuis Montesquieu et les Lettres Persanes, s'aventure aussi dans le dépaysement que procure l'éloignement (2).

Le voyage de Chateaubriand en Orient est donc un événement dans la société parisienne, car le Levant vient d'être mis en valeur par la campagne de Bonaparte et les efforts de l'Empereur pour rétablir son influence sur les pays ottomans. La Terre Sainte, la Grèce et la Turquie sont à la mode et Chateaubriand ne fait que s'associer à l'attrait de ses contemporains pour ces pays exotiques (3). D'autre

(1) F. Bassan: Chateaubriand et la Terre Sainte - Paris - Presses Universitaires de France, 1959, p. 224.

(2) Bédier et Hazard: Histoire de la littérature française - Paris - Larousse - 1924, Tome II, pp. 68 et 107.

(3) F. Bassan, *ibid.*, p. 35: "On compte soixante sept Voyages de Palestine dans la première moitié du XIXème siècle en France, bien plus proportionnellement que dans les siècles précédents".

part, il a su orchestrer l'intérêt de ses admirateurs: les échos de son voyage paraissent dans la presse. Le "Mercure" en effet, sous l'égide de son ami Fontanes, signale son départ (1), fait paraître ses impressions et publie des extraits des lettres adressées à ses amis(2). Enfin, la durée de son voyage a dépassé ses prévisions et, sans nouvelles de lui depuis des mois - il est vrai qu'il a vogué pendant cinquante huit jours d'Alexandrie à La Goulette et qu'il reste bloqué six semaines à Tunis - sans nouvelles donc, tout Paris le croit mort.

Lorsqu'il arrive en France, devancé seulement par la lettre de Madame de Noailles et par quelques courriers, il est auréolé de la gloire de l'aventurier qui a vaincu l'inconnu. Les salons l'accueillent plus que jamais. Il est le centre d'intérêt d'une société qui l'avait quelque peu négligé avant son départ. Son étoile grandit. Tous l'admirent, tous l'interrogent sur ses aventures et sur les dangers de l'expédition. Madame de Chastenay (3) qui assiste à un dîner chez Fraser-Frisell nous confirme: "il nous fit le récit presque entier de

(1) Le "Mercure de France" annoncera aussi le retour de Chateaubriand le 6 juin 1807.

(2) Lettre de C. à Bertin, de Trieste, datée du 30 juillet 1806, publiée le 16 août 1806.

(3) F. Bassan, op. cit., p. 89.

ce beau voyage qu'il venait de faire en Grèce et en Palestine" (1).

L'Orient est désormais la base des conversations entre amis et le mystère du Levant se reflète dans les écrits de son entourage: Madame de Chastenay le cite dans ses Mémoires, Joubert dans ses Carnets (2), Marcellus dans ses Souvenirs diplomatiques et dans Chateaubriand et son temps (3). On retrouve aussi son influence dans la correspondance de ses intimes, chez Madame de Chateaubriand (4), chez Vitrolles (5) et chez Molé, enfin dans leur Mémoires.

- INFLUENCE MEDITERRANEENNE -

Lui-même puisera largement dans le vaste éventail de souvenirs que lui laissent ses randonnées et les nombreuses notes accumulées pour illustrer ses oeuvres. On retrouve l'influence de son périple

-
- (1) Mme de Chastenay: Mémoires, Paris, Plon, 1896, 2 vol. in-8
 - (2) J. Joubert: Les Carnets de J. Joubert - textes recueillis sur les manuscrits autographes par A. Beaumier. Préfaces de Mme A. Beaumier et A. Bellesort - Paris - Gallimard, 1938, 2 vol. in-8.
 - (3) Marcellus (André de Martin du Tyrs, conte de): C. et son temps - Paris - Michel Levy - 1859 - in-8.
 - (4) Vicomtesse de Chateaubriand: Mémoires et lettres de Mme de C. - Préface et notes par M. Joseph Le Gras - Paris - Jonquiére, 1929, in-8.
 - (5) Baron de Vitrolles: Mémoires et relations - Paris, Charpentier, 1884, 3 vol. in-8.

méditerranéen dans sa Correspondance(1), dans Les Martyrs (2), dans la Vie de Rancé (3), dans les Mémoires d'Outre-Tombe (4), mais surtout dans deux textes directement issus de son séjour en Orient, et qui relatent fidèlement son Odyssée: L'Itinéraire de Paris à Jérusalem (5) et le Journal de Jérusalem (6). Tous ces textes se complètent et nous permettent des recoupements.

Correspondance, oeuvres de ses amis, conversations rapportées et oeuvres personnelles constituent autant de sources qui nous permettent d'étudier son voyage. Nous pouvons retrouver ses impressions. Nous pouvons glaner, ici, une indication, là, une description. Mais ces éléments permettent surtout de compléter nos connaissances et de vérifier la véracité des deux principaux récits: L'Itinéraire de Paris

(1) Chateaubriand: Correspondance générale, publiée par L. Thomas, Paris, Champion, 1924, 5 vol. in-8.

(2) Chateaubriand: Les Martyrs, Tours, Mame, 1877, 2 vol.

(3) Chateaubriand: La Vie de Rancé, Paris, Didier, 1955.

(4) Chateaubriand: Les Mémoires d'Outre-Tombe, Bruges, Bibliothèque de la Pléiade, 1951, 2 vol.

(5) Chateaubriand: Itinéraire de Paris à Jérusalem, Paris, Julliard, 1964.

(6) Chateaubriand: Journal de Jérusalem, publié par M. et Mme Moulinier Paris, Belin, 1950. Il avait été découvert en 1938 dans les Archives de Mme la Comtesse de Durfort.

à Jérusalem et le Journal de Jérusalem qui forment avec l'Itinéraire (1) de Julien, son valet de chambre, une trilogie qui nous permet de le suivre dans le dédale des chemins parcourus.

C'est donc à travers ces trois récits que nous allons étudier le voyage de Chateaubriand en Orient, nous contentant d'aller vérifier dans les autres textes les éléments ambigus ou sujets à discussion, car le voyage en Orient de Chateaubriand a donné lieu à de nombreux commentaires, à bien des controverses. Bien des points restent obscurs, et la réputation de mythomanie dont est entourée la personnalité même de l'auteur prête à critique. Chateaubriand, en effet, a tendance à déformer la vérité comme le prouvent les vérifications faites sur son périple en Amérique (2). Dans son souci de paraître grand, il n'hésite pas à tronquer ou à ajouter des détails; de plus, il déforme les faits dans sa sensibilité exacerbée; enfin on l'accuse d'avoir emprunté à ses prédécesseurs la plus grande partie de ses descriptions. Nous consacrerons d'ailleurs un chapitre à l'authenticité du récit et aux réserves qu'on sera amené à faire.

Dans le cadre de cette suspicion, on comprend alors l'import-

(1) Julien: Itinéraire de Paris à Jérusalem par Julien, domestique de M. de Chateaubriand, publié d'après le manuscrit original appartenant à M. Lesouëf, par Ed. Champion, Paris, H. Champion, 1904-in.16, fac. sim.

(2) Henri Guillemin: L'homme des Mémoires d'Outre-Tombe, Paris, Gallimard, 1965, p.25

tance que revêt l'Itinéraire de Julien, seul témoin continuuel de ce voyage. Ce journal n'a sa place dans la trilogie qu'en tant que jalon, gardien laconique et sévère de la vérité. Edouard Champion, qui publie l'Itinéraire de Julien en 1904 (1) oppose l'innocence de Julien à l'imagination débordante de son maître et il nous dit: "tout ce qu'a vu son maître, Julien l'a vu". Mais Edouard Champion devrait admettre que Chateaubriand et Julien ne voient pas nécessairement les choses sous le même angle. Leur formation est différente et ils ne s'intéressent pas aux mêmes choses. Pour nous, nous prendrons cet Itinéraire non comme un "correctif inaltérable", mais comme un complément à consulter en cas d'ambiguïté ou d'incertitude. Ce faisant, nous lui accorderons, en effet, la place que lui accordait Chateaubriand qui en publie des extraits, retouchés seulement pour le style et pour l'orthographe: "le petit manuscrit qu'il met à ma disposition servira de contrôle à ma narration. Je serai Cook, il sera Clarke" (2).

Beaucoup plus importants seront le Journal de Jérusalem et surtout l'Itinéraire de Paris à Jérusalem.

(1) Ed. Champion met en parallèle l'Itinéraire de Chateaubriand et celui de Julien. Il démarque l'un et l'autre, relève les contradictions. Bien plus, il va mettre en doute toutes les affirmations de C. qui ne sont pas vérifiées chez Julien.

(2) M.O.T., Ibid., Tome I, p. 602.

Dans le Journal de Jérusalem, Chateaubriand relate les péripéties de son voyage à Jérusalem depuis son départ de Constantinople sur le bateau des pèlerins, le 18 septembre: "je me suis embarqué le 18" (1), jusqu'à son départ de Jérusalem à bord d'une saïque, le 16 octobre.

L'auteur consigne de façon très précise tout ce qui lui arrive: il est scrupuleux dans la tenue de son journal et n'interrompt ses réflexions que pour des raisons importantes. Mais il n'est pas de notre ressort de déterminer si cet ouvrage a été écrit au jour le jour ou composé après le retour de l'auteur, à partir de notes précises.

Pour nous, le Journal de Jérusalem garde une certaine spontanéité que ne contient pas l'Itinéraire de Paris à Jérusalem. Ces notes, souvent disparates, présentent pour notre étude le seul intérêt d'être un complément à l'Itinéraire de Paris à Jérusalem.

Tout différent sera l'Itinéraire de Paris à Jérusalem que l'auteur va publier le 25 février 1811. Le Journal est un compte-rendu quotidien, l'Itinéraire est organisé autour de centres d'intérêt, choisis avec beaucoup de soin.

(1) J. de J., *ibid.*, p. 9-11.

L'auteur le compose avec recherche, et s'il lui donne la forme d'une relation de voyage, c'est qu'il ressent le besoin de donner à son ouvrage une portée plus vaste que la portée littéraire que pourraient lui réserver ses descriptions sensibles, ses digressions historiques et l'art de sa narration. Un voyage. Des étapes. Des péripéties. Des retours dans le passé. Tout donne à l'ouvrage une singulière harmonie qui s'inscrit dans un cadre géographique.

Tout naturellement, il divise son livre en trois grands compartiments correspondant aux trois continents visités.

D'une part, la Grèce qui l'inspire par son histoire, puis la Terre-Sainte, objet de vénération, enfin l'Égypte retiennent particulièrement son attention. Entre ces trois grands sur lesquels repose l'architecture de l'oeuvre, Chateaubriand traitera des étapes intermédiaires: de l'Anatolie et de Constantinople, trait d'union entre l'Europe et l'Asie; puis de Tunis et de l'Espagne où se continue la civilisation mauresque.

Cette perfection dans la composition n'exclue pas la sincérité de l'oeuvre ni la portée qu'elle va avoir parmi les contemporains.

de l'auteur. Chateaubriand a voulu faire oeuvre d'érudit: il mêle des digressions savantes et souvent solennelles à des descriptions harmonieuses. Mais nous ne chercherons pas à faire une étude exhaustive des idées et des images contenues dans cet Itinéraire. Notre but est beaucoup plus restreint. Nous chercherons seulement à considérer l'aspect géographique de ce voyage en le situant dans son contexte historique. Chateaubriand, en effet, n'est pas un géographe, et son ouvrage n'a aucune portée scientifique. Nous l'étudierons en tant qu'oeuvre d'appoint qui vient donner le goût du voyage et développer les facultés d'observation.

Comme Homère, qui lui aussi a décrit les paysages méditerranéens, Chateaubriand est doué d'un grand esprit d'observation et nous allons voir l'apport de ces observations dans le domaine de la géographie descriptive et dans le développement, chez les contemporains, du goût de l'exotisme.

CAUSES DU VOYAGE.

CONTROVERSE DES CRITIQUES

Quand Chateaubriand débarque à Paris, le 5 juin 1807, il revient d'un long périple autour de la méditerranée. Et, si la Grèce et les vestiges des civilisations antiques, si Jérusalem et son auréole sacrée ont retenu l'auteur pendant de longs mois, c'est, pour certains critiques, la dernière étape qui jouera un rôle considérable dans la vie de l'auteur (1).

Les causes de ce voyage sont bien souvent obscures. Mais doivent-elles être explicites? L'auteur est un homme sensible, intuitif, qui ressent obscurément les impulsions du moment. On comprend mal que les critiques s'acharnent à découvrir la cause majeure de ce départ. Il n'y a pas, semble-t-il, une cause, mais un faisceau de causes qui convergent toutes vers ce voyage. Ceci explique que les théories qui s'affrontent soient tellement nombreuses et tellement contradictoires.

Aussi, nous ne tenterons pas, dans ce chapitre, de résoudre les énigmes qui résistent aux investigations des critiques les plus éminents. Nous présenterons simplement des éléments non controversés

(1) Pour M. Duchemin, Jules Lemaitre, Henri Guillemin et surtout Emile Malakis professeur à l'Université Johns Hopkins à Baltimore, il allait à Jérusalem pour le plaisir de trouver au retour, madame de Noailles qui l'attendait en Espagne.

qui établissent de façon péremptoire l'élan qui a poussé Chateaubriand dans son aventure méditerranéenne.

CAUSES LOINTAINES

Les origines du voyage en Orient se situent sur deux paliers, les unes lointaines, les autres à la fois plus immédiates et plus concrètes.

Voyons d'abord les causes imprécises, latentes, qui se dessinent en filigrane dans la personnalité de l'auteur. Elles n'ont pas déterminé le départ, mais elles dévoilent chez Chateaubriand des tendances marquées vers la découverte, vers une évasion bienfaitrice.

Ce besoin de se réfugier dans la solitude date de ses premières années dont il nous parle dans les Mémoires d'Outre-Tombe, alors qu'il court la lande et les bois du château de Combourg :

"Je ne parlais plus. Mon goût pour la solitude redoubla...Au nord du château s'étendait une lande semée de pierres druidiques: j'allais m'asseoir sur une de ces pierres au soleil couchant". (1)

Devenu adulte, il recherchera toujours des moments de solitude nécessaires à son équilibre et là où il est vraiment lui-même, c'est entre

(1) M.O.T., ibid. Tome I, p. 94

ciel et mer, sur le pont d'un navire.

Le goût des voyages l'a toujours habité et la mer lui impose un attrait irrésistible. Comme tout malouin, il est fils de marin. Et de quel marin! Son père a bourlingué sur toutes les côtes, dans tous les océans et sous toutes les latitudes. Il a en lui, profondément ancré, ce désir de voyage et de découverte propre à tout homme de mer. N'est-il pas de plus un disciple de Rousseau et de Bernardin de Saint-Pierre! Or, plus que la lande de Combourg, plus que les vieilles murailles du château, la mer favorise une union de l'âme et de l'univers dans une unité retrouvée. Il a songé d'ailleurs à une carrière de marin et il est même allé attendre à Brest un brevet d'aspirant qui malheureusement n'est pas venu. Il n'en reste pas moins qu'il est passionné de navigation:

"J'aurais beaucoup aimé le service de la Marine, si mon esprit d'indépendance ne m'eut éloigné de tous les genres de service: j'ai en moi une impossibilité d'obéir". (1)

Et, c'est à la barre du gouvernail qu'il éprouve le même bonheur de libération qu'il demande à l'amour ou à la création littéraire.

Après avoir refusé l'état ecclésiastique, il envisagera un départ au Canada ou aux Indes dans les armées étrangères, pour échapper

(1) M.O.T., ibid, Tome I, p. 74

aux servitudes militaires de son pays et pour satisfaire ses penchants aventureux. Il veut se sentir libre. Son père consent alors à le faire passer aux Indes: "on m'envoya à Saint-Malo; on y préparait un armement pour Pondichery" (1). Mais la projet avorte et Chateaubriand se retrouve sous-lieutenant au régiment de Navarre. Pourtant, il fera un grand voyage: il ira en Amérique sonder des terres inexplorées.

Or, en 1804, il est inactif, en butte aux aléas de sa charge de secrétaire d'ambassade et aux brimades de son chef hiérarchique, le cardinal Fesch. Il songe aux grands espaces, à la liberté, à la solitude. Et son regard se tourne vers la Grèce et le Moyen-Orient. Ne se confiait-il pas en ces termes à Molé:

"Je resterai à Rome un an, et, si je n'obtiens pas une place indépendante, je donne ma démission et je passe en Grèce où je demeure trois mois" (2).

Il disait d'autre part à Guéneau de Mussy, à peu près à la même époque: "qu'il avait le projet de faire un saut à Athènes" (3).

(1) H.O.T., Ibid., Tome I, p.102.

(2) Lettre de C. à Molé, le 16 juillet 1803.

(3) Correspondance, ibid., Tome I, p. 123. Lettre à Cueneau de Mussy, le 31 août 1803. De même, il a annoncé son voyage en Grèce à Chénicolollé le 16 juillet 1803, (p. 118).

La Méditerranée, donc, et principalement la Grèce et le Moyen-Orient, exercent sur l'esprit de l'auteur une séduction qui ne se démentira pas. Mais la mort de Madame de Beaumont vient ruiner momentanément ses projets. Il est très affecté. Pourtant, il ne renoncera pas complètement à son entreprise, car il voit là un champ nouveau de lumières, d'images et de couleurs qui doivent rasséner son coeur meurtri (1).

Deux mobiles nouveaux viennent soutenir cet état d'esprit disposé à l'aventure: L'Art et la Religion.

En art, le premier souci de Chateaubriand sera la sincérité. La découverte d'un pays lui permet une meilleure compréhension des choses et lui-même a affirmé que ses expéditions n'avaient pas d'autre but que de donner à ses descriptions des "couleurs locales". Les Natchez (2) seront le fruit de son voyage en Amérique; les images du voyage en Orient se retrouveront dans Les Martyrs, dans l'Itinéraire de Paris à Jérusalem, dans la vie de Rancé. Certes, on lui a reproché bien des digressions, bien des déformations. On l'accuse même de farder la vérité à son profit. Mais s'il part souvent de sources livresques, s'il déforme la vérité dans le creuset de sa personnalité,

(1) André Maurois, Chateaubriand, Paris, Grasset, 1938, p.62: "Il était venu chercher un monde doublement nouveau, par ses images et par ses moeurs".

(2) Chateaubriand, les Natchez, Paris, Droz, 1932.

c'est qu'il cherche à représenter des décors naturels, non dans leur simplicité, mais dans la pluralité des sentiments qu'ils évoquent. Et ceci, par souci d'exactitude. Il sélectionne, il agrémente, il perfectionne. Il compose ses tableaux en essayant de rendre la complexité du paysage autour de son propre personnage. Mais dans cet exercice de composition, il lui faut la matière vraie, le décor tangible dont ses sens doivent s'impregner.

Aussi voit-il dans un tel voyage l'occasion d'aller chercher des images qui vont colorer son oeuvre: "Je n'ai passé en Orient que pour visiter les lieux où j'ai placé la scène des Martyrs"(1). Les Martyrs sont actuellement sur le métier et il éprouve la nécessité de contempler les sites imaginés. Il lui faut aller en Grèce, en Palestine chercher des couleurs comme il avait été en Amérique chercher les sonorités des Natchez. Fontanes, son grand ami Fontanes, disait à Guéneau de Mussy: "Je me console des 1.000 louis qu'il jette dans le désert, en songeant que ce pèlerinage peut valoir mille beautés nouvelles à son ouvrage"(2). Ce désir de trouver des images va exercer une influence sur le choix de l'Itinéraire. Le but de l'auteur lorsqu'il entreprend son voyage n'est pas de rédiger un compte-rendu des

(1) Les Martyrs, ibid, Tome I, p. 13.

(2) Sainte-Beuve; Chateaubriand et son groupe littéraire sous l'Empire, Paris, Garnier, 1861, 2 vol. in-18, p. 344.

étapes effectuées, mais de fixer dans sa mémoire la vision de l'Orient. Lui-même répondra dans son "Examen des Martyrs" aux accusations portées par Hoffman dans le "Journal de l'Empire":

"Ce n'est point Eudore qui voyage
en Egypte, en Syrie, en Grèce, par-
ce que j'ai voyagé dans ces contrées
célèbres, mais c'est moi qui suis
allé voir les bords que mon héros
a parcourus" (1).

Et, quand il nous livre ses descriptions, c'est aux Martyrs qu'il réserve les meilleurs thèmes. L'Itinéraire de Paris à Jérusalem doit sa célébrité à ses belles descriptions mais celles-ci sont rares et J. Lemaitre affirme: "il a gardé les plus belles pour Les Martyrs... Nous n'avons ici que de magnifiques rognures un peu arrangées" (2).

Il a donc été chercher des couleurs. On en est certain quand on voit la pureté de ses descriptions. Et, bienqu'il soit passé très vite d'une région à une autre, il a emmagasiné toute la gamme des tons qui s'étalent de la Grèce à la Palestine puis à l'Egypte. Il relate tous les traits naturels à jamais fixés dans sa mémoire:

"Ma mémoire est un panorama; là
viennent se peindre sur la même
toile les sites et les cieux les
plus divers avec leur soleil
brûlant ou leur horizon brumeux" (3).

(1) Chateaubriand, Examen des Martyrs, Tours, Mame, 1877, cité par F. Bassan, op. cit., p. 22.

(2) J. Lemaitre, Chateaubriand, Paris, Calman-Levy, 1912, p. 136.

(3) M.O.T., Ibid., p. 681.

Jamais ses descriptions n'ont atteint un tel degré de perfection.

Sur le plan religieux, la sincérité de Chateaubriand est beaucoup plus discutable. Nombreux sont les critiques qui la dénoncent. Grosclaude écrit: "Pas une ligne animée de poésie. Le plus repu des bourgeois que promène l'agence COOK n'a pas moins de sensation" (1), tandis que J. Lemaitre confirme: "Dès qu'il arrive à la Terre Sainte, il a beau se battre les flancs, il ne sent rien..." (2).

Il est vrai que Chateaubriand consacre tous ses efforts à l'Histoire de Jérusalem, aux Croisades, à la description des monuments et qu'il délaisse l'expression même de ses sentiments religieux. Son émotion n'a rien de mystique. On ne peut retrouver dans le Journal de Jérusalem l'élan dont il vibre à la découverte des lieux historiques grecs. Mais est-ce vraiment parce qu'il ne sent rien? Ou est-ce parce que l'image qu'on se fait du personnage est ambiguë en elle-même? Chateaubriand a continuellement évolué entre le paganisme et le christianisme: il a écrit, ne l'oublions pas l'Essai historique sur la révo-

(1) Grosclaude, Notes sur l'Itinéraire de Paris à Jérusalem de Chateaubriand, et sur l'Itinéraire de Julien, domestique de M. de Chateaubriand, La Chaux-de-Fonds, Imprimerie Nationale, Suisse, 1908, in-8, p. 9, cité par F. Bassan, op. cit., p. 122.

(2) Chateaubriand, op. cit., pp. 221-222.

lution (1) avant d'écrire le Génie du Christianisme (2). Il était un ami de Chamfort avant sa conversion subite et sur le bateau qui vogue sur l'Atlantique, il s'acharne à détruire la volonté mystique de son compagnon de voyage Francis Tullock (3).

Mais qu'importent les manifestations de ses sentiments à la vue de la Terre Sainte! Dans les jours qui précèdent son départ, l'émotion est sincère car elle se mêle aux souvenirs et à l'orgueil. Chateaubriand a d'ailleurs la faculté étonnante de croire lui-même à la disparition des barrières entre ce qu'il ressent et ce qu'il veut ressentir. Or, avant son départ pour l'Orient, il se penche sur son passé. Il se souvient que tout jeune il a été consacré à la Vierge et lui-même se plait à nous dire que le Prieur qui le releva de son voeu rappela l'histoire du baron de Chateaubriand, son ancêtre qui avait suivi Saint-Louis en Palestine. Sa voie est donc tracée; il lui faut aller en Terre Sainte comme l'exige son étoile: "J'ai toujours rêvé le pèlerinage à Jérusalem et j'ai fini par l'accomplir"(4).

(1) Chateaubriand, Essai historique sur la révolution, Paris, Gosselin, 1836, 2 vol.

(2) Chateaubriand, le Génie du Christianisme, Paris, Flammarion, 1948, 2 vol.

(3) M.O.T., *ibid*, Tome I, p. 204.

(4) M.O.T., *ibid.*, p. 26.

Ce voyage en Orient se complète par ce besoin de pèlerinage, et il envisage dès lors comme indispensable de jouer au pèlerin d'un autre âge:

"Je serai peut-être le dernier
français, sorti de mon pays
pour voyager en Terre Sainte
avec les idées, le but et les
sentiments d'un ancien pèlerin"(1)

Et il est fier d'être ce dernier pèlerin, car dans son orgueil il lui faut être à l'origine d'un changement ou au contraire clore une époque. Il se trouve d'ailleurs à la jonction de deux tendances qui se chevauchent et il appartient tantôt à l'une, tantôt à l'autre.

Malgré donc toutes ces contradictions, il semble qu'on puisse croire à sa sincérité, à cette vocation, à ce besoin de fouler la Terre Sainte, comme le prouve la manche de chemise qu'il portait à Jérusalem et qu'il a conservée pieusement. Il semble donc que sa piété n'était pas une attitude et qu'il tenait à voir la Terre Sainte, ne serait-ce que pour en revenir paré du titre de "pèlerin"(2).

(1) J. de J., *ibid*, p. 179

(2) Il veut ainsi préparer sa rentrée sur la scène politique. Cité par F. Bassan, *op. cit.*, p. 88.

CAUSES IMMEDIATES

Art, religion, goût de l'aventure, tous ces éléments sont diffus dans la personnalité de l'auteur, mais il fallait une impulsion plus forte pour provoquer l'élan nécessaire au départ. Cette impulsion résulte de la convergence de différents facteurs situés dans un registre beaucoup plus restreint: les sombres années de 1.804 à 1.806. Cette deuxième phase est circonscrite à deux facteurs: une désespérance latente dans son orgueil blessé et un amour naissant.

L'année 1.806 clôture en effet bien sombrement une mauvaise période qui dure depuis 1.804.

Après la mort de madame de Beaumont, qui est venue expirer dans ses bras en Italie (1), après "l'assassinat" du duc d'Enghien (2), Chateaubriand a démissionné de son poste d'attaché d'ambassade et il s'est installé, avec sa femme, aux Portes de Paris. La situation financière est désespérée. Contraint donc à une demi-retraite, il assiste, impuissant, au triomphe de Napoléon, son grand rival. Or, tandis que sa destinée est obscurcie par la gêne et qu'il mène une vie de médiocre

(1) Madame de Beaumont, atteinte de la tuberculose, meurt le 4 novembre 1803.

(2) Le 20 mars 1804.

dans le Grenier de la rue de Beaune, son horizon est limité à de courts déplacements de Fervagues où l'attend madame de Custine à Méréville où l'invite madame de Vintimille. Jamais, au contraire, l'étoile de Napoléon n'a paru plus brillante. Rappelons brièvement quelques-uns des succès de l'Empereur, objets du ressentiment qui mine Chateaubriand. D'abord la venue du Pape, accouru pour le Sacre sur l'ordre de l'Empereur, puis les victoires fulgurantes et glorieuses d'Ulm et surtout d'Austerlitz, les acclamations du peuple et l'affermissement du régime; enfin, le ralliement des anciens royalistes au régime impérial, tous ces traîtres qui abandonnent leur idéal pour suivre la bannière du vainqueur.

Austerlitz marque l'apogée de l'Empire et face au prestige de la couronne impériale, Chateaubriand fait l'effet d'un vaincu. Seul, abandonné de tous, trahi par ses amis, il manifeste une profonde tristesse et il l'écrit à Chénedollé, affligé par la mort de Lucille et qui, seul, peut le comprendre:

"Je vous attends, votre lit est prêt...Nous irons rêver au passé et gémir sur l'avenir. Si vous êtes triste, je vous préviens que je n'ai jamais été dans un moment plus noir; nous serons comme deux cerbères aboyant contre le genre humain" (1)

(1) Correspondance, Ibid., Tome I, p. 208, lettre à Chénedollé, du 1er janvier 1805.

Il souffre vraiment du grand vide qui se fait autour de lui et du grand bruit de victoires auxquelles il ne participe pas. Pour échapper à l'étreinte de son orgueil blessé, il se rapproche de sa femme et au mois d'août 1.805, ils partent pour Genève, pour la mer de Glaces et la Grande Chartreuse. Mais ce voyage conjugal ne lui apporte aucun apaisement. Au contraire, il s'est senti terriblement "chétif" enserré "au milieu de ces montagnes". Il avait voulu s'extirper de son milieu, mais sans but, pour bouger, pour "combler l'ennui de son vide intérieur" dira A. Maurois (1). Mais il ne parvient pas à chasser son dégoût. Il lui faudrait partir, loin et seul, quitter Paris, la France et découvrir de nouveaux horizons. Mais il n'a pas d'argent. Il médite, alors, dans "la grande solitude" comme il le dit à Guéneau de Mussy (2). Il souffre de ne pouvoir réconcilier son honneur et son ambition, et, prisonnier de sa fierté, il lui faut accepter cette solitude. Solitude d'autant plus ressentie que sur le plan sentimental la situation n'est guère plus reluisante.

D'abord trois morts troublent considérablement ses sentiments. Madame de Beaumont en effet est venue mourir à Rome en novembre 1.803, puis le duc d'Enghien est assassiné, enfin sa soeur Lucille meurt le 10 novembre 1.804, après avoir perdu la raison. Chateaubriand, bien

(1) A. Maurois, op. cit., p. 197.

(2) Correspondance, Ibid., Tome I, p. 217, lettre à Guéneau de Mussy, le 16 octobre 1805.

qu'amant infidèle était très attaché à madame de Beaumont et sa soeur représentait pour lui la pureté de l'innocence. Ces pertes conjuguées l'impressionnent, affaiblissent sa résistance.

Puis, c'est la maladie de madame de Chateaubriand. Cette femme compréhensive qui savait fermer les yeux sur les désordres de son mari lui fait maintenant des scènes odieuses qui alternent avec celles de madame de Custine. Delphine de Custine, devenue l'amie de la famille, est maintenant une maîtresse dont la jalousie l'importune. La dame de Fervagues (1) est une accapareuse qui le lasse d'autant plus qu'un nouvel amour naît en lui.

En effet, il y a Natalie, sirène toujours plus séduisante du château de Méréville, comme il l'écrira lui-même le 20 juillet 1.804. Natalie, c'est mademoiselle de Laborde, comtesse de Noailles, puis duchesse de Mouchy, à qui madame de Custine a eu l'imprudence de le présenter.

"Mouche", surnom de la duchesse pour ses intimes, est née à Paris, en août 1.774. Mariée très jeune au comte de Noailles, elle est séparée de son époux par la Révolution. Lorsqu'elle le rejoint à Londres, c'est pour y connaître une grande désillusion: son mari affiche

(1) Madame de Custine avait acheté le château de Fervagues en 1802, et Chateaubriand eut l'honneur de coucher dans le lit du Béarnais.

une liaison avec la Du Thé (1) et il reçoit sa femme très froidement, demandant même à un ami, C. de Vintimille, de lui faire la cour pour le débarrasser d'elle.

Natalie est donc déçue, désabusée. Mais à son retour en France, elle est toujours belle, passionnée et son charme attire tous ceux qui l'approchent. Pour Chateaubriand, elle incarne la femme aimée et inaccessible. Elle lui inspire en partie le personnage de Velleda dans les Martyrs et elle devient objet de convoitise, d'autant plus désirable qu'elle se refuse à lui pour l'instant.

Certes, par sa démission récente d'un poste officiel, par son opposition au régime, par ses livres, par sa légende et par ses succès amoureux, Chateaubriand a l'auréole d'un prestige irrésistible. Natalie n'est pas insensible à son charme, mais elle ne se laisse pas conquérir. Loin d'être une consolation dans les épreuves que traverse Chateaubriand, elle devient une complication supplémentaire. Chateaubriand se trouve alors dans une de ces époques de sa vie où seule une évasion peut le consoler d'une faillite momentanée. Mais pour un tel échappatoire, il faut de l'argent, et nous savons dans quelles difficultés financières se débat Chateaubriand.

Pourtant, c'est à ce moment que Natalie parle de parcourir

(1) "danseuse" qui a donné son nom à des Mémoires apocryphes mais charmants.

l'Espagne pour illustrer le livre de son frère Alexandre de Laborde qui écrit Voyage Pittoresque en Espagne. Chateaubriand voit là un moyen de conquérir la femme aimée: l'Espagne avec son soleil, avec la pureté de son ciel et ses monuments vibrants de souvenir peut devenir l'allié de son amour. Lui-même parle alors de voyage à Chênedollé, le 8 février 1.805 et il précise "qu'il veut aller voir les antiquités mauresques". Mais Natalie retarde son départ et les antiquités mauresques perdent leur charme.

En 1.806, Chateaubriand a trouvé de l'argent. C'est l'impératrice Elisabeth de Russie, accédant à la demande de madame de Krüdener, qui lui donne les 40.000 francs nécessaires. D'autre part, le gouvernement français accrédite un éventuel voyage en Orient et lui donne des lettres de recommandation.

Il semble alors que Chateaubriand et Natalie projettent de se retrouver en Espagne et plus précisément en Andalousie pour empêcher les commérages. Chateaubriand nous dira dans les Mémoires d'Outre-Tombe:

"Une seule pensée m'absorbait, je comptais avec impatience les moments. Au bord de mon navire, les regards attachés sur l'étoile du soir, je lui demandais des vents pour cingler plus vite, de la gloire pour me faire aimer. J'espérais en trouver à Sparte, à Sion, à Nemphis, à Carthage, et l'emporter

à l'Alhambra" (1)

Ainsi, ce voyage présente un double attrait: il permet à l'auteur de concrétiser un rêve longtemps étouffé et il lui laisse espérer la conquête de l'être aimé.

Chateaubriand fait donc ses préparatifs de voyage, préparatifs d'autant plus minutieux qu'il lui faut décourager sa femme qui a des velleités de le suivre. Il dépeint l'expédition comme extrêmement dangereuse et il s'équipe avec force pistolets, fusils, cartouchières. Dupe ou magnanime, sa femme le laisse partir, non sans un peu d'amertume.

(1) M.O.T., ibid, p. 1033.

Ce texte fut supprimé vers 1845-46. M. Levaillant l'a restitué à l'oeuvre dans son chapitre: Variantes et additions, le livre sur Venise, ch. 18.

ELEMENTS GEOGRAPHIQUES

TENDANCES DE LA GEOGRAPHIE

Quand Chateaubriand publie l'Itinéraire de Paris à Jérusalem, en 1811, il cherche sans doute à faire oeuvre littéraire: le style est riche, imagé; l'ouvrage est soigné.

Mais c'est aussi un livre "plaisant, capable de satisfaire tous les esprits"(1), par la densité des éléments qui le composent. Visions de beauté, images, mirages et descriptions, le livre contient tout cela.

Bien plus; il se présente sous la forme d'un compte rendu de voyage dans lequel se déroulent, étape après étape, les différentes péripéties qui ont animé son trajet. L'auteur sait y mêler avec art de nombreuses réflexions pertinentes, mais il y incorpore aussi des observations qui débordent le cadre de la littérature et relèvent de données qui sont déjà du domaine géographique.

Pour pouvoir comprendre la portée de cette oeuvre et l'origine de sa conception, il nous faut étudier l'attitude géographique qui prévalait à la fin du XVIIIème siècle.

La géographie est une science méconnue, qui s'imposera dans sa forme définitive dans le courant du XIXème siècle sous l'impulsion

(1) Bédier J. et Hazard P., op. cit., p. 175.

que lui donneront deux géographes allemands, Humboldt et Ritter (1). Jusque-là, la géographie va osciller entre deux tendances qui datent des premiers travaux accomplis par les Grecs: d'une part se développe une pensée mathématique avec Erasthène, Hipparque et surtout Ptolémée; d'autre part se perpétue le caractère descriptif et régional avec Homère, Hérodote et Strabon (2). Elle n'est, dans les deux cas, qu'un catalogue de noms de lieux dont la localisation plus ou moins spécifique se restreint à une vaste compilation destinée à l'établissement de cartes du monde connu à l'époque.

La géographie a donc pour berceau le monde antique qui gravite autour de la Méditerranée, mer intérieure, cernée par trois continents qui reste la grande voie de communication sans brumes et sans marées; la mer qui "rit de mille bouches" dira Homère. La découverte de la Méditerranée est donc le fait de l'Antiquité.

Le Moyen-Age, en effet, sera, pour la découverte de l'Orient et des côtes méditerranéennes une période de stagnation et même de recul, comparable à la stagnation de la philosophie. Trois séries de faits méritent néanmoins d'être retenues.

(1) Emm. de Martonne, Traité de Géographie physique, Paris, Armand Colin, 1957, p. 17

(2) Pour Emm. de Martonne, *ibid.*, p. 5: "géographie générale et géographie régionale semblent se disputer l'attention des savants.

On trouve d'abord de nombreux compte-rendus de croisades, écrits avant le XVIème siècle. Parmi ces récits dont le nombre peut être évalué entre 750 et 800 du IVème au XVIème siècle, certains ne présentent aucun intérêt, mais de nombreux autres méritent de retenir notre attention. Ils se présentent sous la forme de guides et de conseils aux pèlerins qui désiraient entreprendre le voyage périlleux de la Terre Sainte. Le premier de ces documents date de 333 et Chateaubriand l'a sûrement lu puisqu'il le publie à la fin de son propre itinéraire. Il est écrit par un Bordelais et s'intitule: Itinerarium Burdigala Hierusalem usque. Tous les travaux qui vont suivre vont fortement s'inspirer de ce premier modèle dans lequel l'auteur fait une longue énumération des lieux parcourus en ayant soin de préciser les distances. Mais les récits de croisades sont sujets à caution à cause des erreurs qu'ils contiennent et de l'époque reculée de leur composition.

Plus près de nous se situent les relations de voyage en Asie que font Plan Carpin, Guillaume de Rubrook et Marco Polo. Ces écrits vont avoir des bases plus solides et partant plus de célébrité. Ainsi le rapport de Rubrook sur son épopée en Mongolie constitue l'un des meilleurs écrits géographiques du Moyen Age. L'aventure de Marco Polo le long des côtes méditerranéennes et à travers l'Asie que nous raconte le Livre des Merveilles contient également de fortes notions géogra-

phiques particulièrement sur la Méditerranée et sur l'Asie mineure (1).

Enfin, les rapports des voyages des grands découvreurs arabes viennent compléter la gamme de nos informations. Les arabes connaissent alors une grande civilisation qui éclate dans tous les domaines de la Science. En géographie, c'est Ibn Batutah qui domine son époque. Il part dans un long périple autour de la Méditerranée, parcourt l'Algérie, l'Egypte, l'Arabie, la Palestine, la Turquie pour se rendre en Russie. Il nous donne de son voyage une relation riche d'observations et d'informations personnelles.

Jusqu'au XVème siècle cependant, l'essor est ralenti par des luttes intestines qui empêchent toute exploration. Les européens demeurent selon la formule de Platon comme des grenouilles accroupies au bord de la Méditerranée (2). On se relève à peine de la prise de Saint Jean d'Acre en 1290, de la perte de la Terre Sainte et de l'islamisation qui dresse une barrière turco-arabe entre le monde oriental et le monde occidental.

Quelques siècles plus tard, le prestigieux élan des grandes découvertes résulte d'un ensemble de causes fort complexes qui s'appuient sur des éléments d'ordre commercial, technique et scientifique:

(1) Michel Rostovtzeff a écrit un très beau livre sur toute cette question de la pénétration de l'Asie et de la route de la Soie.

(2) Will Durant, le Monde égéen et la Grèce archaïque, Lausanne, éditions Rencontre, 1962, p. 15

on recherche des routes pour commercer avec le Levant et on bénéficie des progrès de la navigation et des nouvelles découvertes techniques. Pourtant, l'attrait de l'exotisme restera l'apanage d'une minorité et n'atteindra pas la masse des sédentaires. De la même façon, si les connaissances maritimes se développent avec le progrès, l'aspect géographique ne connaît pas le même engouement. C'est le XVIIIème siècle qui va préparer les voies de la géographie moderne par l'exploration rationnelle des continents.

Pendant le XVIIIème siècle, la littérature et toute la société humaniste recherchent le dépaysement. Avec Montesquieu et Voltaire, Rousseau, Bernardin de Saint Pierre nous transportent dans des pays exotiques; en Géographie, nous assistons à l'éclosion d'un grand nombre d'ouvrages qui relatent des voyages, encouragent le timoré et aident ceux qui veulent s'évader de la vie quotidienne pour connaître les pays exotiques. Cette littérature de voyage est donc abondante. Citons quelques ouvrages parmi ceux qui ont servi de base au voyage de Chateaubriand en Orient. Laurent d'Avrieux écrit en 1.717 son Voyage sur les coutumes et la topographie du Levant; Volney dresse un tableau complet des moeurs palestiniennes; Choiseul-Gouffier écrit le Voyage pittoresque de la Grèce; Jean Haume publie l'Histoire de la Sainte et Grande Ville de Dieu; Frédéric Hasselquist raconte son voyage au Levant dans les années 1.749, 50, 51, 52; enfin le frère de Natalie, Alexandre de Laborde projette d'écrire un Voyage pittoresque en Espagne. D'autres noms viendront s'ajouter à cette liste déjà longue: Spon, Pococke, le père Babin,

l'abbé Antoine Guénée, etc.

Tous ces auteurs n'ont écrit que des relations de voyage souvent déformées ou incomplètes et toujours imparfaites. Ce ne sont pas des géographes, sauf peut-être Hasselquist et Pococke, mais des voyageurs qui relatent leurs expériences. Pour Jean-Marie Carré dans son appréciation sur les voyageurs du XVII^{ème} et du XVIII^{ème} siècle, l'observation vraie est infléchie par le goût du temps (1). On ne recherche pas l'objectivité, on cherche à plaire et donc à ne pas dépayser le lecteur. Ces voyageurs ne décrivent pas avec sincérité ce qu'ils découvrent: ils déforment l'objet de leur découverte, dans un premier temps en fonction des préjugés qui empêchent une vision trop neuve, dans un deuxième temps, ils négligent ce qui n'est pas susceptible d'intéresser leurs contemporains.

SOURCES DE L'AUTEUR

Or, Chateaubriand est l'héritier direct de cette ligne de pensée, et par un curieux hasard, il se situe, encore une fois, à la charnière entre deux tendances qui, pressenties du temps des grecs ne se sont pas dissociées avant le XIX^{ème} siècle. En sommeil depuis

(1) J.M. Carré, Voyageurs et écrivains français en Egypte, Le Caire, Imprimerie de l'Institut français et d'Archéologie orientale, 1932, 2 vol. in-4, p. 342., cité par F. Bassan, p. 40.

Ptolémée, la géographie mathématique s'est effacée devant la géographie purement descriptive. Ce n'est qu'en 1.850 que les géographes reprendront les données mathématiques grecques et verront dans la géographie non plus une nomenclature mais une science exacte qui repose sur des théories de physique. Par contre, pendant des siècles, la géographie descriptive s'est épanouie dans les relations de voyage. Chateaubriand termine une époque: il relève de Strabon ou d'Homère plus que de Ptolémée, et il s'en tient comme ses prédécesseurs à la géographie descriptive qui énumère les noms de lieux, observe, localise, mais qui ne recherche pas l'explication.

Sans doute cette tendance à demeurer au niveau de l'observation s'explique-t-elle par l'érudition même de l'auteur. Il est certain que Chateaubriand a puisé largement dans la littérature de voyages. Lui-même nous dira en 1.807:

"Avant de partir pour l'Orient,
j'avais fait un travail considérable sur les auteurs anciens et modernes qui traitent de la Grèce et de la Judée"(1)

On peut même penser qu'il s'inspire non seulement de voyageurs, mais aussi de spécialistes qui ont procédé à des études plus techniques comme le Dr. Belon, Pococke qu'il cite à maintes reprises, Olivier, Brugière, Savigny. Il cherchera, d'autre part, à se documenter sur

(1) Le "Mercure de France", Août 1807, p. 127

place. Il trouve aussi à Jérusalem un exemplaire de Quaresnius qui date de 1.629. Il s'en inspirera considérablement. Il y trouve aussi des traités des pères de l'Eglise, plusieurs livres de pèlerinage et l'ouvrage de l'abbé Mariti.

Beaucoup lui ont reproché ses trop nombreux emprunts. A. Maurois dans son Chateaubriand "sourit de cette érudition de troisième main" (1), et Monsieur Duchemin nous dit:

"Chateaubriand prend de toutes mains: à de voyageurs comme Volney, à des poètes comme Florian...il demande à l'un quelques traits de mœurs, à l'autre quelques motifs pittoresques" (2).

D'autres, témoins momentanés de son voyage lui reprochèrent la rapidité de ses visites. Ainsi, un médecin italien qui lui faisait voir Argos fut étonné du peu d'intérêt que Chateaubriand portait à l'étude des ruines (3). De même, H. Guillemin, après Garadeb de Ter Sahagian, prend un malin plaisir à dénoncer les erreurs commises par l'auteur à cause justement de sa trop grande "fidélité" de lecteur. Chateaubriand, nous dit H. Guillemin, lit si vite le livre de Quaresnius qu'il commettra de nombreuses bévues:

(1) Op. cit. p. 208

(2) M. Duchemin, Chateaubriand, Paris, Librairie philosophique J. Vrin, 1938, p. 267

(3) G. O. Avramiotti, Notes critiques sur le voyage en Grèce de C. traduites par A. Poirier, Paris, Presses universitaires de France, 1929 in-8., cité par F. Bassan, op. cit., p. 80.

"Entre autres joyeusetés, il lit dans Quaresnius le mot *Appartus* qui est l'abrégé d'un titre (*Appartus Urbis ac Templi Hierolynitanio*; il copie mal, croira qu'il s'agit d'un auteur et lâchera cette phrase candide: *Appartus* décrit ces tombeaux" (1).

H. Guillemin dira par ailleurs:

"il estime plus rentable de s'enfermer dans la bibliothèque du couvent où il est descendu et de copier, copier, au petit bonheur tout ce qui lui paraît d'une utilisation avantageuse" (2) .

Il est certain que Chateaubriand pille les ouvrages de ses prédécesseurs. Il emprunte à l'abbé Guénée son histoire de Jérusalem, comme il prendra d'Eleusis à Athènes la description de Chandler. Il commet d'ailleurs une erreur magistrale, car l'un et l'autre n'ont pas fait la route dans le même sens, et Chateaubriand localise sur sa droite ce qui en fait aurait dû être sur sa gauche. De même, il emprunte à Barthélémy la description d'un escalier de pierre qui était détruit plusieurs siècles avant son passage.

On pourrait donc être tenté de conclure, avec Garabed de Ter Sahagian, que chez Chateaubriand, "trop souvent j'ai vu signifie j'ai

(1) L'Homme des Mémoires d'Outre-Tombe, *ibid.*, p. 31

(2) *Ibid.*, p. 31

lu" (1).

Lui-même d'ailleurs cite ses sources, mentionne les auteurs qu'il a lus ou qui parlent d'un sujet particulier. Mais en ce faisant, il nous trompe avec beaucoup d'habileté. Il cite en effet des auteurs dont il ne s'est pas ou peu inspiré comme l'abbé Guénée:

"j'aurais pu piller les Mémoires de l'abbé Guénée sans en rien dire, à l'exemple de tant d'auteurs qui se donnent l'air d'avoir puisé dans les sources quand ils n'ont fait que dépouiller des savants dont ils taisent le nom" (2).

Il se défend trop ostensiblement du plagiat: violemment, il nous démontre qu'il ne cherche pas à reproduire comme siens les textes de ses prédécesseurs:

"il serait donc inutile de le répéter, à moins de faire comme tant d'autres un Voyage avec des Voyages" (3).

Nous avons vu que pourtant il n'hésite pas à emprunter. Mais en général, très habilement, il ne parle pas des sources qu'il utilise au moment où il les copie(4). Il se réfère en effet à Mainburg, Bonald et

(1) Sahaghian (le père Garabed de) Chateaubriand en Orient, Venise, Imprimerie arménienne, 1914.

(2) I.P.J., Ibid., p. 337.

(3) I.P.J., Ibid., p. 300.

(4) F. Bassan, op. cit., p. 143.

Robertson quand il parle des Croisades, mais il copie Guénée, Doubdan, Gibbon. De la même façon, il mentionne d'Anville alors qu'il utilise Doubdan pour décrire la Citadelle. Par contre, il donne des références exactes quand il veut discuter ou commenter un texte. Là il est sincère et il cherche à faire rejaillir cette sincérité sur l'ensemble de son livre.(1).

Tout ceci fait que ses sources sont difficiles à retrouver. Il faut se livrer à une compilation fastidieuse de 700 à 800 ouvrages qu'il a pu consulter. Monsieur Garabed Ter Sahagian n'a pas hésité à le faire et dans une thèse remarquable de 416 pages, il rétablit toutes les références en fonction des textes développés par Chateaubriand. Selon lui, presque toutes les phrases de l'Itinéraire de Paris à Jérusalem sont directement issues des oeuvres de ses prédécesseurs.

Nous pourrions, d'après Garabed, dresser une longue liste des auteurs plagiés. Cette liste est d'ailleurs en partie reprise dans le livre de Fernande Bassan: Chateaubriand et la Terre Sainte:

"Néanmoins ses emprunts sont nombreux, il s'inspire notamment pour Rhodes: de Choiseul-Gouffier et de Mariti, pour Jaffa: de Lebrun, Roger et Doubdan. Pour Rama, il utilise Roger; pour Latroun et Jérémie: Doubdan et Mariti" (1).

(1) F. Bassan, op. cit., p. 143

En fait, les phrases de ses prédécesseurs reviennent dans le texte de Chateaubriand. Et il faudrait ajouter à cette liste Busching dont il résume le Mémoire, Thévenot et Roger que l'on retrouve dans toute son oeuvre et surtout Quaresnius(1).

SITUATION DE CHATEAUBRIAND

Mais Chateaubriand n'emprunte aussi délibérément que des détails historiques sur les lieux parcourus et des idées (1). En général par contre les descriptions restent de lui, et s'il se réfère quelquefois à une lecture ou à un passage, c'est uniquement pour se rappeler un détail oublié ou un souvenir négligé. Il transpose alors complètement l'image lue à travers sa personnalité, faisant d'un document sans relief un chef d'oeuvre de composition. Ainsi, dans une relation ancienne de Pitton de Tournefort (2) nous pouvons lire ainsi la description de quelque tombeau de Delos: "Les couvercles ont une arête qui porte une espèce de petite auge creusée en long...pour faire boire les oiseaux". Chateaubriand va reprendre cette idée, mais en ciselant une image éthérée qui nous montre l'étendue de son art: " La pierre

(1) F. Bassan, op. cit., p. 143.

(2) Duchemin, op. cit., p. 270.

sépulcrale en est tout unie; seulement, d'après une coutume des Maures, on a creusé au milieu de cette pierre un léger enfoncement avec le ciseau. L'eau de pluie se rassemble au fond de cette coupe funèbre et sert, dans un climat brûlant, à désaltérer l'oiseau du ciel". D'un seul trait Chateaubriand a su camper son tableau; l'aspect funèbre, les coutumes, l'âpre climat, chacun se retrouve embriqué dans l'autre pour créer en nous le sentiment que suggère la scène.

Les descriptions sont donc de lui et de lui seul (1). D'autres en ont fait avant lui ou en même temps que lui puisque Julien a aussi écrit son journal. Mais nul comme lui n'a le sens de la suggestion par le modelé des mots. Nous verrons combien cet art aura d'importance dans les tableaux géographiques que l'auteur cherchera à nous communiquer. Il ne peut peindre que d'après nature car il lui faut voir, sentir, être ému pour transposer le réel dans ses écrits. Il s'éloigne peut-être de la réalité dans le catalyseur de sa sensibilité. Mais s'il fait "d'une petite auge creusée au long" une "coupe funèbre", s'il transforme les "aubergistes" en "patriarches", s'il magnifie les ruines de Sparte, il n'en reste pas moins un excellent observateur. Il s'inspire d'autres textes, certes, mais il les enrichit de détails, il ajoute ses propres déductions. Il améliore le travail de ses prédécesseurs et ouvriers

(1) F. Bassan a fait une remarquable étude des descriptions de C. dans son livre: C. et la Terre Sainte, Ibid., p. 173-180.

obscur, il dégage l'essentiel qu'il enrichit de sa propre richesse. On ne s'étonne pas alors du succès que connaîtra son livre auprès de ses contemporains.

C'est qu'il part toujours des formes naturelles, mais qu'il n'hésite pas à les regrouper à sa manière dans une composition poétique. Il les mêle à d'autres images, quelquefois empruntées, pour esquisser de vastes tableaux. Ses descriptions sont brillantes, prenantes, même s'il déforme les objets selon son âme, s'il ne décrit que l'idée qu'il s'en fait.

Toutes ces descriptions reposent sur deux qualités: un don d'observation remarquable lié à une grande rapidité de perception et au développement de ces qualités par l'éclectisme de son érudition et son étude continuelle.

Chateaubriand voit "vite et juste" dira A. Maurois (1). Et c'est vrai. On a l'impression que cet homme n'a besoin que d'un coup d'oeil pour fixer, non pas les détails, (nous avons vu qu'il n'avait aucun scrupule à emprunter à d'autres les éléments qui lui manquaient), mais les couleurs et l'atmosphère qui se dégagent d'une scène. Il lui suffit d'un instant pour s'imprégner de ce qui fait l'âme d'un paysage. Et dans sa description, il trouve le vocabulaire de coloriste et transcrit l'essence même de la réalité.

(1) A. Maurois, op. cit., p. 207.

Sur la plan géographique, il est ~~certain~~ que de telles dispositions risquent de nuire à l'objectivité. Chateaubriand n'analyse pas froidement un ensemble, avec un esprit scientifique; il transpose et n'hésite pas à modifier certains éléments pour rendre plus sensible sa description. Mais il ne faut pas oublier cependant que Chateaubriand est bien préparé à noter l'essentiel par ses dons innés d'observation et par sa culture.

D'abord, c'est un disciple de Rousseau et de Bernardin de Saint Pierre (1). A l'école de ces deux auteurs dont il a lu passionnément les oeuvres, il est devenu un grand admirateur de la nature. Et c'est un élève très doué, bien préparé par l'amour de la solitude qui l'a toujours habité et par la communion avec la nature du château de Combourg où il aimait s'isoler. Avec ses maîtres, il a appris à voir et à traduire ses sentiments.

Fils de marin et aspirant à une carrière de marin, il rêve très jeune de voyages et de découvertes. Il a acquis de fortes notions de cartographie et de géographie, et ce besoin de découvreur ne cessera pas de le hanter. Nous sommes au début du XIXème siècle, c'est à dire à l'époque où les européens vont vraiment prendre conscience de l'immensité des continents. Certes, tous les continents sont connus, mais

(1) J. Lemaitre, op. cit. p. 15

on ne maîtrise que la frange côtière (1). Les derniers grand découvreurs, Stanley, Levingstone, Foucauld viendront un peu plus tard, mais déjà se répand dans l'Europe entière ce besoin de connaître le monde dans lequel nous vivons. Chateaubriand voit là, d'abord un moyen d'être lui-même, d'autre part la possibilité de reconquérir la gloire qui s'est estompée devant la progression démesurée de son grand rival, Napoléon.

Enfin, Chateaubriand a été fortement marqué par Malesherbes (2), le grand-père de sa belle-soeur qui l'entretient de botanique et de géographie pendant les années sombres qui précèdent son voyage en Amérique. Malesherbes lui fera découvrir ces sciences et l'encouragera sur le chemin des voyages dont le besoin était inconscient chez lui. C'est encore Malesherbes qui le pousse vers l'Amérique, ce qui sera le départ d'une vie aventureuse. Car Chateaubriand est à la fois un grand homme de lettres et un rude compagnon, ami de l'aventure périlleuse. De nombreux voyages vont parsemer sa vie. Et de ces voyages restera le souci de la comparaison, première démarche de la pensée géographique :

"Quoique je fusse charmé de rencontrer une grande rivière et une fraîche verdure, je ne fus pas très étonné car c'étaient absolument là mes fleuves de la Louisiane et mes savannes américaines (3)"

(1) J. Lemaître, op. cit. p. 15

(2) P. Moreau, Chateaubriand, Paris, Hatier, 1956, p. 12

(3) I. P. J., ibid., p. 438

Après l'Amérique qui représente tout de même un grand voyage pour l'époque, il va en Angleterre, puis en Italie. Chateaubriand n'a rien d'un sédentaire; il aime les voyages. Cet attrait de l'inconnu est un complément de sa personnalité instable: il change de pays comme il change de maîtresse et il reste attaché à la France comme il est lié à sa femme, par l'attachement incompréhensible d'un homme qui a tout de même besoin d'un refuge après ses aventures. Mais, à certains moments, le sol qu'il foule semble le brûler:

" Demeuré seul derrière les chers objets qui m'avaient quitté, comme un marin étranger dont l'engagement est expiré et qui n'a ni foyer, ni patrie, je frappais du pied la rive; je brûlais de me jeter à la nage dans un nouvel océan pour me rafraîchir et le traverser. Nourrisson de Pinde et croisé de Solyme, j'étais impatient d'aller mêler mes délaissements aux ruines d'Athènes, mes pleurs aux larmes de Madeleine (1)".

Il semble donc qu'à travers l'oeuvre poétique on puisse découvrir les éléments solides sur lesquels reposera une théorie géographique. Chateaubriand, par le fait, se rapproche d'Homère. L'Odyssée d'Ulysse n'est pour beaucoup qu'un long poème fruit de l'imagination de l'auteur.

(1) M.O.T., Ibid., p. 602.

Mais on retrouve les lieux décrits, un détail esquissé, un renseignement sur un courant marin, Charybe, Scylla; tous ces renseignements permettent peu à peu de reconstruire le périple du héros. Homère démontre ainsi une parfaite connaissance de la Méditerranée et les géographes n'hésitent pas à le considérer comme le "père de la géographie". Chateaubriand a été à bonne école et quelques vingt siècles après, il va jouer le même rôle.

Ce n'est pas vraiment un géographe au sens moderne du mot, et il vient trop tard pour qu'on accorde de l'importance à ces écrits dans ce domaine. Mais ses descriptions vont nous permettre de mieux comprendre la Méditerranée, et les renseignements qu'il nous donne présentent de nombreux intérêts, car Chateaubriand dans son voyage en Orient est venu chercher un "monde doublement nouveau par ses images et par ses moeurs" (1). Il saura le dépeindre tel qu'il le voit.

(1) A. Maurois, op. cit., p. 62

CONTENU GEOGRAPHIQUE

APERCU GENERAL

CONNAISSANCES DE L'AUTEUR

Nous avons antérieurement précisé la place que l'oeuvre de Chateaubriand pouvait occuper dans une science telle que la géographie. Nous devons toujours avoir à l'esprit que Chateaubriand n'est pas un géographe mais un littéraire bien préparé, simplement, à comprendre les faits géographiques: sa formation militaire et intellectuelle, ses nombreux voyages, tout le porte à observer, à saisir les paysages, à analyser les éléments et à comprendre les raisons de leur imbrication. D'autre part, le Méditerranée l'a toujours intéressé et son séjour en Italie comme attaché d'ambassade (1) a été un premier contact avec la réalité méditerranéenne. Déjà, il a démontré le rôle de cette civilisation dans l'Essai sur les Révolutions et il a écrit à son ami Fontanes l'admirable lettre sur la campagne romaine (2).

(1) Après avoir pressé Fontanes d'intervenir auprès du premier Consul, il est nommé premier secrétaire d'ambassade à Rome, le 9 mai 1803. Il y restera jusqu'au 21 janvier 1804, date à laquelle il repart pour Paris après un séjour décevant, à cause de l'autorité de l'ambassadeur, le Cardinal Fesch.

(2) Chateaubriand, Lettre sur la campagne romaine, écrite le 10 janvier 1804. Texte critique établi par J.M. Gauthier, Nouvelle édition, Paris, Minard, 1961.

Mais à l'heure où la géographie amorce sa métamorphose en donnant à son domaine une audience nouvelle, principalement centrée sur l'explication (1) qui replace les éléments dans l'inépuisable variété des combinaisons, la conception de Chateaubriand, influencée par toute la tradition du XVIIIème siècle, semble sclérosée et incompatible avec la généralisation explicative. Il s'en tient à la localisation descriptive des faits de surface et, la convergence et l'interdépendance des éléments échappent à son raisonnement. Il est certain que l'auteur ne fait pas oeuvre de scientifique selon l'esprit moderne de la géographie: il conserve la méthode traditionnelle transmise par un Moyen-Age engoncé dans son isolement, démarche qui consiste à décrire et à localiser, sans chercher à saisir tous les éléments dans leur rapport de dépendance.

Et même dans ce premier stade limité à l'observation, il semble qu'on ne puisse s'attacher pleinement à l'aspect géographique de son oeuvre car sa description est toujours sujette à caution, soit qu'il emprunte ses sujets à ses prédécesseurs, soit qu'il la déforme par le truchement de sa sensibilité. Sa vision de la réalité est essentiellement romantique et comme telle, elle laisse une grande place à l'imagination car elle est influencée par son tempérament et par ses idées.

(1) René Clozier: Histoire de la Géographie, Paris, Presses Universitaires de France, 1960. p.115: "En définitive les procédés d'extension et d'analogie, comme toutes les formes de travail en géographie, la description et la généralisation sont toujours dominé par l'explication!"

Les critiques n'ont pas ménagé leurs insinuations: ils dénoncent le manque de sérieux des assertions de l'auteur qui puise dans des "sources de troisième main" dira A. Maurois (1), ou qui déforme la vérité. Marcellus, en effet, ne trouve dans l'Itinéraire de Paris à Jérusalem que des "élans de son imagination" (2) et Saulcy confirme cette opinion puisque selon lui Chateaubriand a "poétisé la réalité" (3). Beaucoup plus durs encore seront Suarez selon qui "il ne dit jamais la vérité" (4) et Bédier et Hazard qui le voient se débattre comme "un beau diable" tantôt affirmant "qu'il a bien de droit d'être inexact, s'il lui plaît, tantôt qu'il est parfaitement exact et qu'il ne tiendrait qu'à lui de citer ses auteurs" (5). Mais Chateaubriand se défend âprement contre les critiques formulées par les écrivains de son temps et il déclare dans ses Remarques: "Toutes les descriptions sont exactes, ce ne sont pas des noms mis au hasard, sans égard aux positions géographiques..." (6).

(1) A. Maurois, op. cit., p.208

(2) Marcellus (M.L.J. André de Martin du Tyra, comte de), Chateaubriand et son temps, Paris, Michel Levy, 1859, in-8, p. 179.

(3) Saulcy, Athenoeum, 1853, cité par F. Bassan, op. cit., p. 204.

(4) A Suarez, Portraits, Paris, N.R.F., 1913, in-12, p.104.

(5) Bédier et Hazard, op. cit., Vol. I, p. 175.

(6) Chateaubriand, Remarques, Oeuvres Complètes, Paris, édition Ladvocat, 1826-1831, 31 vol., in-8, L.XX, n.XXII.

Quel que soit le bien-fondé de pareilles accusations, nous pouvons établir que les nombreuses descriptions que l'auteur rapporte d'Orient ne présentent pas toutes les caractéristiques d'une étude géographique.

En fait, la description géographique procède d'un enchaînement très particulier: si elle ne vise pas à être complète, elle cherche par contre à dégager les faits typiques, sans pour cela exclure les traits évocateurs. Vidal de la Blache (1), le grand géographe français du début du XXème siècle aura toujours le souci de marquer le trait géographique par un trait humain directement perceptible pour éclairer le lecteur. L'originalité de la conception géographique consistera à utiliser une description sélective qui éliminera certains aspects et en accumulera d'autres pour replacer le paysage dans un ensemble plus vaste et pour orienter la pensée vers l'explication. La description sélective (2) situe le paysage dans un cadre et guide la pensée vers les traits typiques qui la composent en vue d'une meilleure compréhension. Chateaubriand, au contraire, fera une approche sensible, localisée au niveau de la perception.

(1) Vidal de la Blache (1845-1918), considère que "si la géographie se préoccupe de plus en plus de la recherche des causes, son objet ne reste pas moins la description de la terre". Géographie Universelle Paris, Colin, 1927, vol. 1er tome, p. VII.

(2) René Clozier, op. cit., p. 109

Dans une telle perspective, il semblerait utopique de vouloir analyser les éléments géographiques contenus dans le compte-rendu du voyage en Orient. Certains mêmes dénoncent une telle possibilité:

"Le géographe décrit les paysages naturels pour en dégager la couleur et la vie, c'est à dire en dégager la signification. Mais la description qu'il en fait ne peut opérer selon les méthodes ou les moyens d'un Chateaubriand ou d'un romancier régionaliste" (1).

Mais ce serait écarter un peu vite les éléments qui forment l'ossature de l'Itinéraire de Paris à Jérusalem et du Journal de Jérusalem. Ce serait aussi méconnaître dans une certaine mesure la situation de la littérature de Voyages à la fin du XVIIIème siècle. Ce serait enfin éliminer, sans distinction, un agrégat de renseignements, présentés sans doute de façon diffuse, mais dont certains contiennent beaucoup d'intérêt ne serait-ce que pour la géographie historique.

Certes, Chateaubriand n'aborde à aucun moment le principe de l'explication. Mais si son oeuvre n'a pas de caractéristique scientifique, elle n'en présente pas moins des éléments concrets qui vont nous permettre de déceler des aspects géographiques.

(1) René Closier, op. cit., p. 104.

PROCEDES UTILISES.

D'abord, nous l'avons dit, il continue la tradition élaborée par Homère et par Strabon (1), reprise par les Voyageurs du XVIIIème siècle, tradition selon laquelle l'auteur reste cantonné dans le domaine de la description. Comme eux, il va décrire, chercher à localiser, à renseigner. Avant le XVIIIème siècle, peu de voyageurs avaient éveillé le goût de la couleur locale. Au XVIIIème siècle, les auteurs décrivent exactement les pays exotiques, mais ils ne parviennent pas à en saisir les nuances: tout est trop nouveau, trop différent pour qu'ils puissent percevoir des distinctions. Chateaubriand sera le premier à ressentir la diversité de l'Orient (2). Dans l'Itinéraire de Paris à Jérusalem, les éléments ne sont pas fondus dans une vision grossière née de la comparaison avec l'Occident, mais au contraire différenciés selon les caractéristiques de leur autonomie(3). Les paysages grecs sont très différents de ceux de Palestine ou d'Egypte. Chateaubriand établit même des comparaisons. Cette différenciation existe donc, même

(1) C'est par les descriptions de Strabon et d'Homère que nous sont parvenus les récits des "Périple" qui constituent les plus anciens documents géographiques.

(2) F. Bassan, op. cit., p. 199

(3) Eric Hénin dira, dans la Revue générale belge, juillet 1948, p.339: "Il a admirablement dessiné les grandes lignes, et, par l'effet d'une transmutation magique, il en a rendu l'atmosphère, le "climat" particulier".

si elle est ressentie au niveau de la perception plus qu'au niveau de la conception.

Sa sensibilité extrême va, ici, servir l'auteur en l'aidant à saisir les nuances qui séparent les populations dans leurs types, dans leurs vêtements; les paysages dans leur végétation ou dans leur relief. Il va s'efforcer d'avoir une idée complète des différents lieux qu'il parcourt. Il se penche sur tous les aspects et, s'il n'arrive pas à faire une synthèse, s'il ne construit pas de théorie à partir de ses observations, il n'en a pas moins une juste vision des choses: "Il regarde vite, mais il regarde partout" dira F. Bassan (1).

Pour mieux assimiler la réalité et surtout pour mieux la rendre, il nous présente ses paysages sous des angles différents d'observation et il compose ses descriptions par plans successifs, plaqués les uns sur les autres pour nous donner l'effet de perspective nécessaire à une bonne compréhension. S'agit-il, par exemple, de nous décrire Tunis, il commence par la camper "à douze milles des ruines de Carthage et presque au bord d'un lac dont l'eau est salée"(2). C'est la toile de fond sur laquelle va venir se dessiner le second plan: "la ville

(1) C. et la Terre Sainte, Ibid., p. 199

(2) I.P.J., Ibid., p. 470

est murée; elle peut avoir une lieue de tour...les maisons y sont basses; les rues étroites"(1). Puis de Tunis, il se retourne vers le paysage environnant qu'on découvre des remparts. Plus complète encore sera sa description de Jérusalem: nous la voyons sous tous les angles puisque nous l'apercevons d'abord à l'extrémité d'un "plateau semé de pierres roulantes" et enfermée derrière une "ligne de murs gothiques flanqués de tours carrées"(2); nous y entrons ensuite par la "porte des Pèlerins"(3), puis nous gravissons "la Montagne des Oliviers"(4), nous traversons le village de Béthanie avant de faire "le tour complet de la ville"(5).

D'autres fois, il développera la technique du "gros plan", partant d'une vision très large à l'horizon pour nous conduire par la suite aux détails les plus précis. C'est ainsi qu'il nous décrit le

(1) I.P.J., Ibid., p. 470.

(2) I.P.J., Ibid., p. 267.

(3) I.P.J., Ibid., p. 268.

(4) I.P.J., Ibid., p. 305.

(5) I.P.J., Ibid., p. 305.

Jourdain en partant de la vallée "comprise entre deux chaînes de montagnes"(1) il nous conduit ensuite "au milieu de la vallée où passe un fleuve décoloré (2) pour préciser ensuite son objectif: "il (le Jourdain) était profondément encaissé et roulait avec lenteur une onde épaissie" (3).

Il domine donc ses prédécesseurs par l'art de ses descriptions dans lesquelles il reproduit la réalité avec beaucoup d'artifice. Il va même dans une certaine mesure innover et franchir ainsi l'une des étapes qui auraient pu le conduire à l'explication. S'il ne cherche pas à établir de lois générales, du moins expérimente-t-il un procédé qui deviendra essentiel en géographie: la comparaison (4). C'est en effet un procédé courant de généralisation puisque l'analogie permet d'une part de rapprocher des faits dissociés pour les étudier en même temps, d'autre part de préciser des identités qui pourront servir de base à l'explication. Les nombreux voyages qu'il a effectués le servent en

(1) I.P.J., Ibid., p. 286.

(2) I.P.J., Ibid., p. 286.

(3) I.P.J., Ibid., p. 296.

(4) Emm. de Martonne, Op. cit., p. 22: "L'étude géographique d'un phénomène suppose la constante préoccupation des phénomènes analogues qui peuvent se montrer en d'autres points du globe".

la matière. Ce besoin de trouver des analogies est déjà pensée de géographe, et non comme le dit J. Lemaitre le désir apparent de se montrer grand voyageur: "A chaque instant, il nous rappelle qu'il est un très grand voyageur et qu'il a été au Canada"(1). Il compare, à juste titre, la mosquée de la Roche à Jérusalem à certains monuments andalous où il établit un parallèle entre le Nil et les fleuves de Louisiane:

"Quoique je fusse charmé de rencontrer une grande rivière et une fraîche verdure, je ne fus pas très étonné car c'étaient absolument là mes fleuves de la Louisiane et mes savanes américaines" (2).

Quelques jours plus tôt, le rivage du Carmel lui rappelait la Virginie, et "la montagne de Sion était un monticule à peu près de la hauteur de Montmartre mais plus arrondi au sommet"(3)? Cette emprise de ses reminiscences va même le pousser à tenter une explication:

"Quand on parle d'une vallée, on se représente une vallée cultivée ou inculte: cultivée, elle est couverte de moisson...Ici, rien de tout cela: qu'on se figure de longues chaînes de montagnes sans détours, sans sinuosité"(4).

(1) J. Lemaitre, op. cit., p. 211.

(2) I.P.J. Ibid., p. 285.

(3) I.P.J. Ibid., p. 329.

(4) I.P.J. Ibid., p. 285

Il ira même plus loin, puisqu'il se penchera sur des sujets directement scientifiques qu'il essaiera de résoudre; il cite des auteurs, il cherche à infirmer ou à confirmer leur théorie. Il nous parle ainsi de la Mer Morte:

"La salure en est beaucoup plus forte que celle de la mer...mes bottes se couvrèrent de sel..." (1).

Il cite Galien et Pococke qui confirment ses dires (2). Il parle de l'analyse de l'eau et se lance dans une longue dissertation sur les expériences de Lavoisier, de Macquer et de Sage (3). Il veut faire oeuvre de scientifique.

Chateaubriand introduit donc dans son oeuvre des éléments géographiques. Le premier, sans doute, il a su distinguer les divers pays du Levant. Il a su parfaitement discerner la lumière et l'atmosphère propre à chacun d'eux. Ses théories scientifiques sont peut-être trop livresques (4), mais ses descriptions par leur sensibilité et par leur ampleur nous introduisent dans l'ambiance de cet Orient qu'il

(1) I.P.J., Ibid., p. 288.

(2) I.P.J., Ibid., p. 290.

(3) I.P.J., Ibid., p. 290.

(4) Bédier et Hazard (op. cit., p. 175) affirment qu'il peint d'après ses sources et non d'après la réalité, mais nous avons vu que, s'il se réfère à des sources nombreuses, il puise toujours son inspiration dans la nature.

cherche à nous décrire (1). Chateaubriand est avant tout un visuel qui sait transcrire ce qu'il voit. Mais il déborde aussi le cadre plastique pour se pencher sur les aspects géographiques: il recherche la précision dans la localisation de ses sites et il se hasarde même à émettre des opinions sur des questions fortement controversées à son époque, comme l'origine volcanique du lac Asphaltite ou sur la salubrité de la région de la Mer Morte (2).

-
- (1) Sa sensibilité le trahit cependant et il exagère certains traits, donnant un faux climat moral. Il amplifie ainsi la décadence de la Grèce et de la Palestine à cause de son opposition à la tyrannie turque.
- (2) Chateaubriand refuse de voir dans la Mer Morte le cratère d'un volcan. D'après lui, elle ne peut être comparée aux cratères des volcans qu'il a vus: le Vésuve, la Solfatare, le Monte-Nuovo, le Pic des Açores.
D'autre part les chaînes de montagnes qui l'entourent lui semblent disloquées et sans homogénéité, ce qui infirme l'idée d'unité volcanique.

VOCABULAIRE

Lorsque Chateaubriand peint un paysage, il choisit le lieu et le moment: il ne recherche pas seulement les coloris d'un peintre; il campe un paysage par une simple suggestion; il brosse un tableau par la seule juxtaposition d'éclairages différents. Il décrit, et sa palette aux couleurs multiples accentue un relief, embellit un détail(1).

Mais cet art du poète cède souvent la place au philologue qui sait employer le mot propre. C'est d'ailleurs une autre facette de son art que de conditionner le lecteur par l'utilisation d'un vocabulaire technique qui se mêle hardiment aux descriptions les plus pures:

"Entre la montagne des Oliviers et le mont Moria passe le torrent de Cedron. Ce torrent est à sec une partie de l'année: dans les orages ou dans les printemps pluvieux, il roule une eau rougie"(2).

Les expressions géographiques sont nombreuses et précises. Voyons d'abord les mots techniques directement issus du domaine scientifique: il utilise les mots "crue, golfe, delta (3), ou encore lors-

(1) J.M. Gauthier, "Le Vocabulaire de Chateaubriand", le français moderne, janvier 1950, p. 39.

(2) I.P.J., Ibid., p. 332.

(3) I.P.J., Ibid., pp. 433, 434, 439.

qu'il parle de la Mer Morte: volcan, cratère, entonnoir,(1); il emprunte à la technique, les mots "ligne des eaux" et bassins (2): ou encore "salinité et salure des eaux"(3) et il prend au domaine de la géologie le terme de "calcaire"(4).

Lorsqu'il décrit le relief, il distingue les "monticules, les monts, les collines, les montagnes et les chaînes"; il établit aussi des différences entre "basses terres et hautes terres"(5), entre "marais et terrains marécageux"(6), entre "plaines, plateaux, bassins" (7), comme il classifie: "écueils, cap, péninsule et promontoire"(7).

De la même façon, il va utiliser avec beaucoup d'emphase les termes de navigation: il "nolise"(9) des bateaux qui "courent des

(1) I.P.J., Ibid., p. 291.

(2) I.P.J., Ibid., p. 434.

(3) I.P.J., Ibid., p. 288.

(4) I.P.J., Ibid., p. 281.

(5) I.P.J., Ibid., pp. 36-40.

(6) I.P.J., Ibid., pp. 34-64.

(7) I.P.J., Ibid., p. 284.

(8) I.P.J., Ibid., pp. 240, 433.

(9) I.P.J., Ibid., p. 454.

bordées"(1) ou qui subissent des périodes de "calme"(2). Il "cingle" (3) vers la haute mer ou se fait tirer le long du fleuve "à la cordelle" (4); enfin, il décrit la "voilure" des vaisseaux qu'il emprunte, il parle de leur "quille"(5), de leur "jauge de cent vingt tonneaux" (6). Il raconte les difficultés rencontrées quand ils affrontent la "barre" (7) et, lorsqu'il prend la direction du navire, il se souvient de la période où il aspirait à un brevet de marin pour manier les "rums du compas"(8).

Son vocabulaire est encore plus étendu lorsqu'il désigne les plantes. Toute cette végétation qui se colore sous sa plume entre dans le domaine de la bio-géographie. On ne retrouve pas moins de soixante dix plantes décrites par l'auteur et l'on pourrait les regrouper en catégories. D'abord des arbres sylvestres: pins, peupliers, parasols, phillyrrea, andrachnées, térébinthes, cyprès, sycomores; puis des arbres fruitiers: lentisques, grenadiers, figuiers, oliviers, caroubiers et

(1) Ibid., p. 460.

(2) Ibid., p. 240.

(3) Ibid., p. 434.

(4) Ibid., p. 439.

(5) Ibid., p. 196.

(6) Ibid., p. 454.

(7) Ibid., p. 434.

(8) Ibid., p. 240.

mûriers; des fleurs: narcisses, anémones, giroflées, immortelles;
et des fruits: melons d'eau, concombres, pastèques, raisins; enfin des
plantes arbustives qui donnent au paysage son caractère de guéret: lau-
riers-roses, agnus-cactus, juncs, bruyères, gabilliers.

Il utilise avec moins de bonheur les termes de vents et de
marées, car s'il parle de "mistral", de "Tramontane", d'Embat, et de
"Ponent magistral" il commet souvent des erreurs dans la localisation
de ces vents (1).

Par contre, il se renseigne d'une façon beaucoup plus mani-
feste sur les embarcations qu'il va utiliser successivement. On relève
plus de quinze noms de bateaux depuis la "Gerbe"(2) des riverains du
Nil, depuis la "felouque"(3) et la "saïque"(4) jusqu'à la "frégate"(5)
de trente canons qu'il verra construire dans le port de Rhodes et
jusqu'au "schooner américain Enterprize"(6) qu'il empruntera pour faire
voile vers l'Espagne.

(1) Selon F. Bassan, op. cit., p. 188 "un météorologue, J. Rouch affirme
que l'écrivain: "se plaît à citer, peut être un peu au hasard, l'im-
bat, la tramontane, les zéphyr et les embats".

(2) I.P.J., Ibid., p. 437.

(3) Ibid., p. 170.

(4) Ibid., p. 432.

(5) Ibid., p. 239.

(6) Ibid., p. 522.

On pourrait aussi relever les verbes marins utilisés, comme "appareiller", "faire voile", "mouiller", "être au calme"; ou encore des substantifs, comme "nolis", "nilomètre", "mouillage"; mais nous nous arrêterons surtout aux adjectifs qui relèvent de la description technique et qui sont donc beaucoup plus significatifs. Les plaines sont "fertiles" ou "marécageuses"; les montagnes sont "arides", "désertes", "desséchées", "pelées"; les vallées sont "verdoyantes", "encaissées", "cultivées"; les arbres sont "clairsemés" et les terrains "plantés", "bornés", ou "séparés"; les parois sont "escarpées" tandis que les marais sont "malsains" ou "malodorants". Chateaubriand multiplie ses adjectifs pour nuancer ses descriptions. Certes, T.C. Walker a relevé quatre vingt sept adjectifs de couleur dans l'Itinéraire de Paris à Jérusalem (1): il semble qu'on pourrait en relever autant en technique et grand nombre d'entre eux vont, par la suite, passer dans la langue des géographes.

Mais Chateaubriand n'utilise pas seulement un vocabulaire technique, il va aussi chercher à donner une couleur locale en employant des mots du "terroir" parcouru. Il discutera même de la façon dont ses prédécesseurs ont usé de ce procédé, et ce faisant, il abordera un

(1) T.C. Walker, C's natural scenery - a study of his descriptive art, Baltimore, Johns Hopkins Press, 1946, cité par F. Bassan, p. 157.

des sujets importants de la géographie: la transcription des termes géographiques. C'est une étude que malheureusement il n'approfondit pas assez; mais la géographie n'a guère fait de progrès dans ce sens puisqu'en Juin 1965 avait lieu, à Montréal, un congrès de linguistes et de géographes sur le thème de la terminologie en géographie. La question est de savoir comment transcrire les noms de lieux: doivent-ils être écrits selon leur prononciation locale ou selon une déformation propre à la langue dans laquelle on transcrit.

Ces difficultés reviendront souvent sous la plume de l'auteur. En Grèce, il se penchera sur l'orthographe de la ville de Tripolizza:

"Tripolizza n'a pas été tout à fait inconnue jusqu'à M. Pouqueville qui écrit Tripolitza; Pellegrin en parle et la nomme Trepolezza; d'Anville, Trapolizza; M. de Choiseul, Tripolizza et les autres voyageurs ont suivi cette orthographe" (1).

comme il se penchera sur le nom qu'on donne à l'Eurotas qui est successivement appelé Iris, puis Neris, Iri, avant de devenir Vasilipotamos (2); un peu plus loin, il rappelle que l'Eurotas s'est aussi appelé Himère (3).

(1) I.P.J., Ibid., p. 70.

(2) Ibid., p. 80

(3) Ibid., p. 97.

En Turquis, il se plaint que "la géographie turque est fort obscure dans les Voyageurs" (1), car le Kan qu'il nomme "Kelembé" est appelé "Basculembé" par Spon, "Baskélambai" par Tournefort et "Djélembé" par Thévenot.

Pour "Jaffa", (2), pour la "Mer Morte" (3), pour le "Jourdain" (4), il nous donnera les noms locaux de "Joppé", de "Asphalite" ou de "Alnotenah", enfin de "Nahar el Arden" ou de "Nahar el Chiria".

Il utilise lui-même de nombreux mots grecs ou arabes, comme "hadji" qui signifie pèlerin revenu de La Mecque; "spahi", cavalier; "Kan", caravansérail; "fellah", paysan. Mais il n'est pas toujours heureux dans sa transcription géographique qui présente souvent de graves lacunes. Il se trompe en effet dans l'énumération des portes de Jérusalem: il écrit Bâh-el-Kzalil au lieu de Bâb-el-Khalil; Harat-bâb-el-Hamond pour Haret-bâb-el-Amoud (5). Mais peut-on lui en vouloir de mal écrire un mot prononcé dans un langage étranger, alors qu'on retrouve dans un livre moderne "Chehili" que les indigènes prononcent "Cherghi" pour désigner le vent du Sud qui traverse les pays secs avant de déferler sur

(1) I.P.J., Ibid., p. 216

(2) Ibid., p. 255.

(3) Ibid., p. 291.

(4) Ibid., p. 297.

(5) Ibid., p. 359.

le rivage méditerranéen d'Afrique du Nord (1).

C'est sans doute dans le domaine linguistique que l'influence de Chateaubriand sur la géographie se fera sentir. Ses descriptions sont peut-être déformées; elles ne sont pas assez sélectives pour transcender la littérature; mais la terminologie est là: il a marqué de sa touche les mots qui vont franchir la frontière de la littérature pour être utilisés dans le domaine technique.

(1) P. Gourou et L. Papy: Géographie 2e., Paris, Hachette, 1961, p. 78.

LOCALISATION DES SITES.

La localisation des sites constitue avec la description la fin normale de la géographie du XVIIIème siècle. Nous avons vu avec quel art Chateaubriand savait broder une description, nous avons souligné l'étendue de son vocabulaire technique. Il nous reste à analyser les procédés qu'il emploie pour localiser les sites. Certains (1) lui ont reproché quelques erreurs de topographie. Il se trompe, c'est vrai, quand il confond l'Arabie Pétrée et le Yemen (2). Mais la situation cartographique est précaire au XVIIIème siècle. La fixation du canevas que représente la levée de précision n'apparaîtra qu'en 1.815, alors que Cassini de Thury dresse la première carte de France à l'échelle de 1:86.500 (3). C'est dire que la représentation de la Méditerranée avant cette date était fort imprécise. La théorie de la longitude et de la latitude était connue, mais elle présentait des difficultés pratiques insurmontables. Il faut attendre la fin du XVIIIème siècle, date à laquelle on mit au point de bons mécanismes d'horlogerie

(1) E. Champion, op. cit., dans l'introduction de l'Itinéraire de Julien.

G. Ter Sahaghian, op. cit. considère que C. s'est uniquement penché sur des livres de référence.

(2) I.P.J., Ibid., p. 291.

(3) René Clozier, op. cit., p. 87.

pour pouvoir "faire le point" d'une façon certaine (1). Mais il était impossible à Chateaubriand, au cours d'un voyage aussi rapide de se livrer à de tels calculs. Aussi se contente-t-il de nous montrer ses connaissances sur le sujet lorsqu'il cite les tatonnements des cartographes Sophian, Vernon, et Chabert pour déterminer les coordonnées de la ville d'Athènes (2). Mais lui-même n'utilisera pas de tels procédés. Selon la technique du géographe Philippe Buache (3) qui orientait en 1752 la géographie vers un modelé continental dans lequel la topographie se trouvait ramenée à une série d'alvéoles (4): Chateaubriand va localiser les sites les uns par rapport aux autres. C'est à dire qu'il situera les lieux en fonction de l'endroit où il se trouve. Ainsi, Zéa se trouve localisée à partir du port où Chateaubriand a fait escale: "le village de Zéa est bâti sur la montagne à une lieue du côté du levant" (5). De la même façon, il situe Olympie et Sparte par rapport au lieu de son débarquement:

(1) René Clozier, op. cit., p. 86.

(2) I.P.J., Ibid., p. 161.

(3) Gendre de G. Delisle qui avait publié son Atlas Universel en 1780, Philippe Buache fait une communication à l'Académie des Sciences, le 15 novembre 1752 sur: "Le rapport que les montagnes ont avec les rivières".

(4) René Clozier, op. cit., p. 89.

(5) I.P.J., Ibid., p. 192.

"Je foulais le sol de la Grèce, j'étais à dix lieues d'Olympie, à trente de Sparte" (1).

ou encore, il situe un lieu par rapport à un autre lieu:

"Il y a à peu près quatre milles d'Athènes à Phalère, trois ou quatre milles de Phalère au Pirée en suivant les sinuosités de la côte et cinq milles du Piré à Athènes" (2).

Ses unités de mesure seront simples: des lieues, comme nous venons de le voir; ou encore des heures de cheval: "Après une demi-heure de marche (à cheval) nous traversâmes l'Inachus" (3) au départ d'Argos.

Mais l'auteur ne cherche pas à faire un véritable relevé topographique des lieux. Une seule exception à cette règle: son souci impérieux de déterminer la situation exacte de Sparte:

"On voit ici, par exemple combien il est difficile de rétablir la vérité quand une erreur est enracinée...je serai venu jusqu'ici sans avoir pu la trouver! Je m'en retournerai sans l'avoir vue! J'étais dans la consternation"(4).

Devant la difficulté de localiser les ruines de Sparte, il va chercher, après les avoir découvertes, à fixer des points de repères stables:

(1) I.P.J., Ibid., p. 63.

(2) I.P.J., Ibid., p. 161.

(3) I.P.J., Ibid., p. 109.

(4) I.P.J., Ibid., p. 87.

"Si l'on se place avec moi sur la colline de la citadelle, voici ce qu'on verra autour de soi..."(1).

et il utilise avec pléthore de détails un procédé qu'il emploie plus sobrement d'habitude: "au levant...en regardant vers le Nord...à l'Ouest...au midi..."(2).

Mais c'est un souci d'ordre historique qui le pousse, et non d'ordre géographique. Il lui faut s'identifier à Sparte: "Pour moi, j'ignore si mes recherches passeront à l'avenir, mais du moins j'aurai mêlé mon nom au nom de Sparte, qui peut seul le sauver de l'oubli"(3).

En général, il cherche plutôt à déterminer un paysage à partir des éléments qui le composent: "nous nous trouvâmes aux portes de l'Adriatique, c'est à dire entre le cap d'Otrante en Italie et le cap de la Liguetta en Albanie" (4).

En ce faisant, il utilise le procédé couramment employé au XVIIIème siècle. Il écrit pour des voyageurs qui veulent pouvoir se situer dans le paysage en même temps qu'il écrit pour un public qui recherche le dépaysement exotique. Mais les situations de Chateaubriand sont toujours faites avec un grand nombre de points de repère: il

(1) I.P.J., Ibid., p. 92.

(2) Ibid., p. 96.

(3) Ibid., p. 100.

(4) Ibid., p. 33-39

est bien documenté, et il a soin de se faire nommer tous les éléments géographiques qu'il rencontre. Son ouvrage est donc une "somme" qui contient un très grand nombre de noms de lieux, de montagnes, de fleuves et de plantes. Nous y retrouverons en fait tout ce qui est indispensable à la géographie.

APPORTS A LA GEOGRAPHIE PHYSIQUE

Lorsque Chateaubriand publie l'Itinéraire de Paris à Jérusalem, le 25 février 1811, "il joint à son récit une carte du bassin méditerranéen établie par Lapie: Lapie y a ajouté une multitude de noms; et c'est maintenant, sur une petite échelle, un des meilleurs ouvrages de cet habile géographe" (1). C'est dire le souci de la précision qui anime l'auteur quand à la démarche géographique. D'autre part, Chateaubriand, tout au long de son ouvrage, donnera une allure érudite à sa pensée, cherchant toujours à localiser les sites comme nous l'avons vu, à préciser un détail, à donner des descriptions des notions sur les lieux parcourus.

Nous allons essayer dans ce chapitre d'analyser les éléments qui relèvent de la préoccupation géographique de l'auteur et nous allons examiner les apports de ces descriptions dans le domaine de la géographie physique.

(1) F. Bassan, op. cit., p. 114.

LE RELIEF.

En ce qui concerne le relief, ses descriptions s'adressent surtout aux "Voyageurs": il n'utilise le milieu que pour désigner les éléments qui l'entourent. Il s'en sert comme d'un décor qu'il situe pour mieux circonscrire la trame de son tableau. Ou alors, l'extraordinaire morcellement du modelé, la variété et la complexité des mouvements géologiques ne sont là qu'à titre de marques qui vont servir de repères:

"Nous avions à gauche l'île de Fano et celle de Corcyre qui s'allongeait à l'Orient: on découvrait par dessus ces îles les hautes terres du continent de l'Epire; les monts Acrocéramniens que nous avons passés formaient au Nord un cercle qui se terminait à l'entrée de l'Adriatique" (1).

Les accidents géographiques, dont la juxtaposition donne à ce paysage méditerranéen un aspect de mosaïque extrêmement morcelé (2), ne retiennent pas l'attention de l'auteur. Il ne verra dans ces types de structures, si différents, que des phénomènes disparates qui, selon

(1) I.P.J., Ibid., p. 40.

(2) Pierre Birot, Précis de géographie physique générale, Paris, Armand Colin, 1959, p. 265.

la théorie de M. Philippe Buache (1), constituent autant de bassins autonomes, séparés par des chaînes de montagnes. Il restera d'ailleurs au niveau visuel, cherchant à décrire des unités qu'il associe dans un ensemble: "L'Ithome se distingue par son isolement et le Taygète par ses deux flèches aigues" (2). Ses descriptions relèvent en effet de la peinture impressionniste: chaque partie est une entité qui s'unit aux autres pour former un tout. Mais ce paysage reste techniquement au niveau de l'analyse et, s'il reconstitue le tout pour créer l'ambiance, le climat sensible, il ne parvient jamais à franchir les obstacles qui le séparent de la synthèse qui déboucherait sur l'explication.

Par contre, il a su voir les traits originaux qui caractérisent les formes du relief méditerranéen. Il remarque ainsi les versants raides même quand le volume montagneux est faible: "on dirait un grand mur perpendiculaire" (3), comme il note l'influence du ruissellement sur les parties dénudées.

"Nous nous trouvâmes sur les sommets aplatis des montagnes les plus arides que j'aie jamais vues. Ces sommets labourés par les torrents avaient l'air de guérets abandonnés" (4).

(1) Philippe Buache a établi une théorie selon laquelle le modelé continental se trouvait ramené à une série d'alvéoles encadrées de montagnes. (R. Clozier, op. cit., p.89).

(2) I.P.J., Ibid., p. 53.

(3) Ibid., p. 285.

(4) Ibid., p. 52.

Il relève les imposants abrupts montagneux qui plongent directement dans la mer: "une enceinte de montagnes qui se termine à la mer forme la plaine ou le bassin d'Athènes" (1), de même il discerne les sols pierreux que les géographes qualifient de "gélifracsts méditerranéens"(2): le chemin qui conduit de Borée à Tripolizza traverse d'abord des plaines désertes et se plonge ensuite dans une longue vallée de pierres"(3).

Dans le paysage méditerranéen, la couleur du sol est caractéristique. La majorité des sols est rouge, tirant sur le violet et vient se situer "entre les sols siallitiques non calcaires et les sols d'accumulation calcaire" (4). Ils constituent une des plus brillantes parures du paysage.

C'est la "Terra Rossa" (5). Chateaubriand ne pouvait rester insensible à la couleur des sols; aussi s'attache-t-il à les décrire: il tente même quelquefois de les différencier:

(1) I.P.J., Ibid., p. 130.

(2) Gilles Richtot, cours de géographie physique, Montréal, Université de Montréal, 1964, chapitre sur la pédogénèse: le gélifract serait le résultat d'un éclatement de la roche sous l'effet du gel de l'eau contenue dans les diaclases de la roche, à cause de la forte amplitude diurne.

(3) I.P.J., Ibid., p. 64.

(4) P. Binot et J. Dresch, op. cit., p. 13.

(5) P. Gourou et L. Papy, op. cit., p. 80.

"Nous quittâmes les Montagnes Rouges pour entrer dans une chaîne de montagnes blanchâtres. Nos chevaux enfonçaient dans une terre molle et crayeuse, formée de débris d'une roche calcaire" (1).

Dans l'ensemble, Chateaubriand ne s'arrête guère au relief dont il ne fait que la toile de fond de ses descriptions. Deux fois cependant il se penchera sur cet aspect de la géographie physique, sans doute parce que l'élite de l'époque s'intéresse à ces problèmes. Il cherche alors à faire preuve d'érudition sur des sujets controversés, comme la salure de la Mer Morte ou l'origine volcanique de cette même région (2).

Mais il ne nous convainc pas de l'étendue de ses connaissances, malgré de longues digressions qu'il tente de situer au niveau scientifique. Il cite des noms: Lavoisier, Pococke, Hasselquist; mais après avoir étudié toutes les théories, il ne peut se résoudre à prendre position et préfère "s'en remettre à l'Ecriture sans appeler la Physique à son secours" (3).

Ce n'est donc pas au niveau de la description mais dans les éléments sous-jacents qui la composent qu'il nous faudra chercher la trame géographique que contient l'ouvrage de Chateaubriand.

(1) I.P.J., Ibid., p. 281.

(2) F. Bassan, op. cit., p. 38.

(3) I.P.J., Ibid., p. 291.

LES FLEUVES.

Les fleuves vont jouer un rôle important dans son oeuvre, soit qu'il s'attache à connaître leur nom, soit qu'il se penche sur leur cours pour s'abreuver de leur eau:

"Je me suis toujours fait un plaisir de boire l'eau de rivières célèbres que j'ai passées dans ma vie: ainsi j'ai bu des eaux du Mississipi, de la Tamise, du Rhin, du Pô, du Tibre, de l'Eurotas, du Céphise, de l'Hermus, du Granique, du Jourdain, du Nil, du Tage et de l'Ebre"(1).

Cette longue énumération nous permet de juger de son intérêt, comme pour le philosophe grec Heraclite, le fleuve représente la fuite inexorable du temps: on ne se baigne jamais deux fois dans la même eau (2). Le fleuve, c'est à la fois le passé et le futur, c'est toute la trame de la vie sur laquelle s'attendrit le poète: "Que d'hommes au bord de ces fleuves peuvent dire comme les Israélites: Sedimus et flevimus" (3). Mais le fleuve symbolise aussi l'artère vivifiante du pays. C'est son eau qui donne la vie. Chateaubriand en a pleinement conscience et il

(1) I.P.J., Ibid., p. 132.

(2) Maurice de Wulf: Précis d'Histoire de la philosophie, Louvain, Nauwelaerts, 1950, p. 14.

(3) I.P.J., Ibid., p. 132.

va s'intéresser aux pulsations du réseau hydrographique. Or l'hydrologie méditerranéenne s'inscrit sous le signe de la pauvreté et de l'irrégularité (1) et l'auteur fera ressortir le caractère fantasque de l'écoulement des eaux. Il est surpris par les dimensions des cours d'eaux qui diffèrent des fleuves des régions tempérées dont le cours serpente mollement dans les plaines. Ici, ce sont des torrents ou de petites rivières, minces filets d'eau pendant l'été, mais turbulents en hiver (2). Soudain ~~gorssis~~ démesurément, ils peuvent dévaler les pentes montagneuses qu'ils déchirent violemment. Il nous donne ainsi des indications précieuses sur la description de ces cours d'eau aux vallées "étroites et brisées"(3), souvent profondément encaissées dans le socle montagneux comme le Granique: "Le Granique est très encaissé; son bord occidental est raide et escarpé"(4). Il indique aussi le régime fantaisiste de l'ensemble du réseau hydrographique qui suit les anomalies que présente justement le Granique dont "l'eau n'a guère plus de quarante pieds de largeur sur trois et demi de profondeur (en été

(1) P. Gourou et L. Papy, op. cit., p. 184.

(2) M. Ouzouf et Ph. Pinchemel, Géographie, Bourges, F. Nathan, 1961, p. 92.

(3) I.P.J., Ibid., p. 72.

(4) I.P.J., Ibid., p. 220.

puisqu'il le traverse le 9 septembre): mais au printemps elle s'élève et roule avec impétuosité"(1). Il note aussi que ces torrents à sec en été arrachent à la montagne qu'ils dévalent (2), sous la violence de leurs cascades, des débris dont se chargent leurs eaux: ainsi nous présente-t-il le Cédron sur les rives duquel a été construit le couvent de Saint Saba: "Ce torrent est à sec et ne roule qu'au printemps une eau fangeuse et rougie" (3). L'eau est fangeuse car elle est chargée de matériels en suspension, et rougie car la terre méditerranéenne, comme nous l'avons vu, a tendance à la latérisation (4). L'érosion est d'ailleurs si forte que le débit du fleuve peut quelquefois être altéré par les alluvions qu'il charrie(5). Cette situation a frappé l'imagination de l'auteur:

"Il est très probable que le lit de l'Ilissus s'est peu à peu encombré de pierres et de graviers descendus des montagnes voisines et que l'eau

(1) I.P.J., Ibid., p. 220.

(2) P. Gourou et L. Papy, op.cit., p. 184.

(3) I.P.J., Ibid., p. 283.

(4) Les latérites forment une croûte due à la remontée par évaporation des silicates de fer et d'alumine du sous-sol. C'est une croûte stérile dans laquelle les racines mêmes ne peuvent pénétrer. (M. Ouzouf et Ph. Pinchemel, op. cit., p. 85).

(5) P. Gourou et L. Paly, op. cit., p. 79.

roule à présent entre deux sables"(1).

Deux traits donc retiennent particulièrement son attention; d'une part, la grande sécheresse de l'été; il remarque en effet le manque d'eau dans toutes les rivières qu'il traverse; les torrents sont desséchés et leurs lits sont occupés par "des arbustes à feuilles longues"(2). Cet ensemble de constatations se résume dans la remarque qu'il fait au moment où, dans le lit du plus grand fleuve du Péloponèse, à l'embouchure du Pamisus, sa "petite barque échoua faute d'eau"(3). D'autre part, il aime à nous rappeler l'irrégularité des régimes alors que le débit du fleuve peut se multiplier en période pluvieuse et grossir à tel point que le fleuve sort de son lit et s'étend sur toute la vallée dans une crue gigantesque. Ainsi, le Nil (4) "dont la crue était finie, commençait à baisser depuis quelques temps"(5). Mais cette énorme surface liquide l'empêcha de mener à bien l'excursion entreprise pour aller visiter les Pyramides.

(1) I.P.J., Ibid., p. 154.

(2) Ibid., p. 52.

(3) Ibid., p. 58.

(4) B. Pasdeloup, Géographie, Paris, Hatier, 1961, p. 185.

(5) I.P.J., Ibid., p. 434.

Puis, sous une forme imagée, il note la présence de la "barre" qui correspond à un affrontement entre la marée qui cherche à pénétrer dans la vallée fluviale et la poussée des eaux douces qui entrent profondément dans la mer sous la pression du courant (1). Enfin, il signale les inconvénients et les avantages que procurent cette eau malgré les difficultés que l'homme peut avoir à régulariser son débit. D'un côté, il décrit les étendues stagnantes qui contiennent les miasmes de la malaria(2): "Une lumière nous guida à une ferme située au milieu du marais dans le voisinage de Lerne. Je gagnai dans ce lieu malsain une fièvre..."(3). Or, on sait que ces marais n'ont pu être réduits qu'au début du XXème siècle et qu'ils ont freiné l'évolution de certaines régions méditerranéennes(4). D'un autre côté, il relève l'importance de l'irrigation: "le reste (du fleuve) avait été détourné plus haut pour arroser les plantations d'oliviers"(5). L'irrigation est en effet la base de la culture méditerranéenne puisqu'elle permet de faire d'une région désertique une riche contrée(6).

(1) M. Ouzouf et Ph. Pinchemel, op. cit., p. 34.

(2) P. Gourou et L. Papy, op. cit., p. 185.

(3) I.P.J., Ibid., p. 106.

(4) P. Gourou et L. Papy, op. cit., p. 186.

(5) I.P.J., Ibid., p. 132.

(6) P. Gourou et L. Papy, op. cit., p. 189.

LES MAREES ET LES VENTS.

Pour assurer les transports, on demandait, aux marins du XVIIIème siècle d'utiliser parfaitement les marées et les courants marins. On leur demandait aussi de se servir de la carte des vents et ce qui comptait, ce n'était pas la ligne directe du chemin à parcourir, mais la ligne la plus courte en fonction de la durée du voyage (1). Tout voyageur s'intéresse à ces éléments qui forment le faisceau des conditions du voyage. La navigation n'est pas facile. En Méditerranée moins que partout ailleurs car toute cette mer se trouve au centre d'une dépression qui subit des influences des montagnes qui l'entourent. Il faut bien sûr se servir des courants et des vents, mais il faut aussi se méfier des vents violents qui perturbent la navigation ou des "calmes" qui l'entravent (2).

D'autre part les secrets de la navigation à voile ne sont vraiment connus que des marins professionnels, or Chateaubriand empruntera souvent des embarcations conduites par des pilotes inexpérimentés:

(1) M. Perpillou, Géographie de la Circulation, Paris, Centre de Documentation Universitaire, 1960, p. 22.

(2) Ibid., p. 14. Selon M. Perpillou, la navigation en Méditerranée se bornait au pilotage, c'est à dire qu'on suivait fidèlement les côtes: mieux valait naviguer longtemps que de se perdre définitivement .

"Devant le pilote est une boussole qu'il ne connaît point et qu'il ne regarde pas" (1), car les méditerranéens orientaux ne sont pas de grands navigateurs. Timorés ou fantaisistes, ils subissent les vents et les marées plus qu'ils ne cherchent à les dominer. Le navire reste l'esclave des éléments parce que le pilote ignore souvent le maniement des instruments ou l'art du louvoyage :

"Le vent était violent et contraire.
Nous mîmes cinq heures pour gagner
le port dont nous n'étions éloignés
que d'une demi-heure et nous fîmes
deux fois près de chavirer"(2).

Il est normal alors que l'auteur s'inquiète et relate les péripéties rencontrées. D'autant plus que cela lui permet de faire étalage de ses connaissances techniques. Malheureusement cela l'entraîne aussi dans des erreurs de localisation géographique lorsqu'il tente de situer les vents et d'expliquer leur trajet. J. Rouch, météorologue et océanographe dénonce, avec raison, les erreurs de l'auteur qui cite "au hasard la Tramontane, le Mistral, les Zéphyr et les antans"(3). Chateaubriand se trompe, en effet, lorsqu'il affirme que "le Mistral" souffle dans l'Adriatique alors que, parti de Venise, il

(1) I.P.J., Ibid., p. 241.

(2) Ibid., p. 48.

(3) F. Bassan, op. cit., p. 188.

vogue vers le cap d'Otrante: "le 4 nous tombâmes au calme: le mistral se leva au coucher du soleil et nous continuâmes notre route"(1).

L'auteur confond alors le mistral vent froid du Nord qui s'engouffre dans la vallée du Rhône et balaie la Méditerranée à la hauteur de Marseille avec la "Bora" qui résulte de l'écoulement brutal des masses d'air contenues dans les Alpes dinariques et qui souffle sur l'Adriatique. De la même façon, il situe le long des côtes de Constantinople la Tramontane qui en réalité descend des sommets du Roussillon (2).

Mais Chateaubriand se méfie lui-même de ses connaissances et il prévient le lecteur au départ. En parlant d'un marin qui le prenait pour quelque officier de la marine française ne dit-il par: "il (le marin) ne savait pas que ma boussole n'était pas aussi bonne que la sienne et qu'il trouverait le port plus sûrement que moi"(3).

Il ne pourra vraiment donner le change que par rapport aux pilotes orientaux qui respectent sa "supériorité d'Occidental et de Français".

Cependant, malgré ces erreurs flagrantes, Chateaubriand arrive à nous faire prendre conscience de l'importance de ces éléments pour la navigation. Sans cesse, il rassemble des précisions qui

(1) I.P.J., Ibid., p. 38.

(2) P. Gourou et L. Papy, op. cit., p. 78: Les "coups de froid" sont dus à des vents de terre soufflant des anticyclones froids continentaux vers les basses pressions de la tiède Méditerranée: Ainsi s'expliquent ces vents glacés, comme le "Mistral" provençal, la "Tramontane" roussillonnaise et la "bora" dalmate".

(3) I.P.J., Ibid., p. 37.

deviennent documentation. Nous savons, par exemple, que le choix de l'itinéraire va être fonction des vents. Or, nombreux sont les critiques qui ont considéré ce choix comme conditionné à une fin romantique dont l'objet se situait en Espagne, à l'Alhambra. En réalité, Chateaubriand semble avoir étudié son voyage avant de l'entreprendre et il savait que, à la fin de l'été, le vent soufflait du Nord et que s'il pouvait accomplir le trajet de Constantinople à Jaffa, du 18 septembre au 1er octobre, jamais il n'aurait pu effectuer le parcours inverse à la même époque. De la même façon, il lui faut tenir compte des vents pour régler la durée de ses excursions en terre ferme, et ceci peut très bien expliquer la grande hâte qu'il manifeste et la grande précipitation qui le pousse vers Algésiras:

"Les vents du Nord n'avaient plus que six semaines à souffler et si j'arrivais trop tard à Constantinople, je courrais le risque d'y être enfermé par le vent d'Ouest" (1).

D'autre part, il sait combien sont aléatoires les prévisions de durée et même de direction lorsqu'on est en mer. La durée est en fait très variable selon les conditions de navigation. Le vent peut être favorable, se fixer au Nord, par exemple, et il passe alors "rapidement l'île de Pommo et celle de Pelagora" (2). Mais le vent

(1) I.P.J., Ibid., p. 170.

(2) Ibid., p. 33.

contraire peut rendre hasardeuse toute tentative de navigation: "contrariés par le vent et par la rapidité du courant, nous employâmes sept mortelles journées à remonter de Rosette au Caire"(1). Ou encore, il peut faire défaut, obligeant les voyageurs à interrompre leur course: "le vent nous manque et nous passâmes la nuit en calme sous la côte d'Asie."(2).

Suivre une direction précise semble être tout aussi précaire. Les pilotes, incapables de diriger leurs bateaux par mauvais temps s'abandonnent quelquefois aux forces de la nature. Au gré des éléments, ils changent alors de parcours et peuvent même dériver d'un grand nombre de lieues:

"tel bâtiment qui parcourt ainsi (à la dérive) deux ou trois cents lieues hors de sa route aborde en Afrique au lieu d'arriver en Syrie" (3).

Nous connaissons maintenant les difficultés de navigation en Méditerranée. Nous savons, par exemple, que le vent du Nord souffle en été quand la dépression méditerranéenne subit les influences tempérées tandis qu'en hiver l'influence subtropicale provoque des vents du Sud. D'autre part, les vents d'Ouest soufflent en novembre

(1) I.P.J., Ibid., p. 439.

(2) Ibid., p. 200.

(3) Ibid., p. 241.

puisque'il nous dit le 26 octobre: "un pareil délai (un mois) m'aurait exposé à passer l'hiver en Egypte car les vents d'Ouest allaient commencer"(1). Et les vents jouent un tel rôle qu'il renonce plutôt à son excursion à l'intérieur de l'Egypte.

Chateaubriand nous renseigne donc sur le passage des vents. Ses remarques sont sans doute expérimentales, mais elles nous permettent de comprendre que la Méditerranée est une zone de basse pression balayée par des vents changeants. C'est à nous de tirer des conclusions de ses épreuves.

(1) I.P.J., Ibid., p. 450.

LA VEGETATION.

La physionomie de la Méditerranée rurale présente des oppositions aussi vigoureuses que son relief. Mais si la variété des plantes contraste avec la monotonie de l'Europe tempérée, les techniques agricoles par contre n'ont pas varié depuis Virgile et Varron. La plupart des régions cependant sont passées par plusieurs cycles, car les périodes troublées amènent à négliger les travaux d'irrigation et de drainage. L'histoire nous raconte le bouleversement des sociétés rurales, le paysage nous l'explique: les mêmes pentes rocailleuses se transforment en terres fertiles ou en marécages fiévreux selon le travail des hommes (1).

Chateaubriand a perçu ces anticlimax (2). Il a vu la disparité de l'effort humain et il souffre de la misère de la Grèce apathique sous la tutelle turque. Le sol même lui apparaît alors comme différent: "En général, toute cette terre de l'Asie me parut fort supérieure à la terre de la Grèce" (3).

(1) P. Gourou et L. Papy, op. cit., p. 187.

(2) L'anticlimax correspond à la dégradation d'une forme stable d'équilibre entre climat, sol et végétation.

(3) I.P.J., Ibid., p. 211.

Devant cette diversité, il est difficile d'établir des normes ou de trouver les éléments d'une organisation au niveau de l'utilisation bio-géographique. L'auteur l'a compris. Et il nous décrit la végétation en tenant compte de cette impossible classification. Ce qui ressort de son texte, c'est d'abord le grand nombre d'espèces de la composition floristique dans laquelle prédominent les arbres et les arbustes à feuilles plus ou moins coriaces comme le caroubiers et le phillyréa, comme le grenadier et l'agnus castus. Par ses descriptions, il situe des associations végétales devant ainsi les plus grands géographes pour lesquels :

"La composition floristique n'a qu'un intérêt secondaire. Ce qui compte surtout, c'est la physionomie des associations végétales" (1).

Or, Chateaubriand groupe toujours ses plantes. Ici, ce sont des "joncs marins et une espèce de bruyère épineuse et flétrie, de gros caïeux de lis déchaussés"(2) qui donnent au paysage son allure de guéret. Là, "les jardins arrosés par des courants d'eau...étaient plantés de nûriers, de figuiers ou de sycomores. On y voyait aussi beaucoup de pastèques, de raisins, de concombres..."(3)

(1) P. Birot et J. Dresch: La Méditerranée et le Moyen Orient, Paris, Presses Universitaires de France, 1953, 2 vol. p. 56.

(2) I.P.J., Ibid., p. 52.

(3) Ibid., p. 79.

Par des traits rapides, l'auteur a différencié les cultures sèches des cultures irriguées. Or, en Méditerranée, on passe d'une steppe pierreuse à une huerta où sont cultivées de nombreuses espèces de légumineuses. Là c'est une culture extensive ou un maigre paturage, ici, l'eau régénère le sol dans une fertilité nouvelle (1).

D'autre part, l'olivier est la base même de son énumération végétative. Il le cite chaque fois qu'il le rencontre, que ce soit en Grèce au milieu des lauriers roses, des agnus castus et des cornouillers, en Terre Sainte où "la colline du midi est couverte d'oliviers clairsemés sur un terrain rougeâtre" (2), ou en Tunisie où l'on pratique une culture intensive à l'ombre des arbres:

"La campagne aux environs de Tunis est agréable: elle présente de grandes plaines semées de blé et bordées de collines qu'ombragent des oliviers et des caroubiers"(3).

Par cette énumération détaillée, Chateaubriand devance encore les géographes qui établissent aujourd'hui les limites du pays méditerranéen en fonction des sites où l'on pratique la culture sèche de l'olivier (4).

(1) P. Gourou et L. Papy, op. cit., p. 186.

(2) I.P.J., Ibid., p. 273.

(3) I.P.J., Ibid., p. 471.

(4) P. Birot et P. Gabert, La Méditerranée et le Moyen Orient, Paris, Presses Universitaires de France, 1964, p. 71.

Ailleurs, l'auteur remarque des alvéoles privées de ressources arboricoles. Il voit la dégradation de la végétation quand le cortège des plantes arbustives qui suivent ordinairement l'olivier et le caroubier s'efface devant le romarin, le parasol, le palmier nain pour faire place à la garrigue: "Partout que des flancs couverts d'une espèce de chêne vert nain à feuilles de houx" (1). Plus loin encore, en Terre Sainte, c'est la désolation: "Toute végétation cessa. Les mousses même disparurent" (2). Cette dégradation due à l'aridité et au manque de travail humain l'afflige. Les sommets sont pelés, déserts, ravagés par le ruissellement: "nous entrâmes dans un désert qui ne finit qu'à la vallée" (3).

A côté de ces constatations générales, l'auteur s'arrête à certaines particularités. La culture de la vigne retient son attention, car la viticulture de la partie orientale est différente de celle pratiquée en Méditerranée occidentale:

"Les vignes ne sont ni élevées en guirlandes sur des arbres comme en Italie, ni tenues basses comme aux environs de Paris. Chaque cep forme un faisceau de verdure isolé autour

(1) I.P.J., Ibid., p. 71.

(2) Ibid., p. 266.

(3) Ibid., p. 71.

duquel les grappes pendent en automne comme des cristaux"(1).

On voit que dans l'énoncé de ces considérations, Chateaubriand établit des comparaisons et nous permet ainsi de tirer nos propres conclusions. La vigne appartient en effet à la côte nord de la Méditerranée où cependant sa culture ne sera développée sur un plan commercial que dans la partie occidentale.

De même, il remarque le romarin qui a fait la célébrité du miel de l'Hymette. Il remarque aussi l'abondance et la variété des légumes dès que le paysan peut irriguer son sol. Or, nous connaissons les prodiges de ces civilisations qui savent utiliser toutes les ressources hydrauliques depuis le captage d'une source jusqu'aux rigoles alimentées par l'eau des fleuves chèrement disputée (2). L'eau est en Méditerranée le bien national.

Enfin, il nous donne de précieux renseignements sur le coton, plante d'origine égyptienne qui recherche un été particulièrement sec et chaud. Il le verra naturellement dans la plaine du Nil (3), mais ce voyageur a le sens de l'observation tellement aiguisé qu'il le dénicherait beaucoup plus au nord, en Grèce où l'on peut s'étonner de sa

(1) I.P.J., Ibid., p. 113.

(2) P. Gourou et L. Papy, op. cit., p. 169.

(3) B. Pasdeloup, op. cit., p. 163

présence: "Nous descendimes ensuite dans une gorge de vallon où l'on voyait quelques champs d'orge et de coton"(1).

Là encore on est surpris de voir la rapidité du trait, puisqu'à côté du coton, l'auteur situe de l'orge, plante beaucoup plus résistante que le blé, qui vient parfaitement compléter une association végétale de climat particulièrement sec.

Rien ne lui échappe en effet, et il remarque même la présence saugrenue d'un saule pleureur qui est venu se perdre dans le paysage et dont il commente ainsi l'origine bizarre: "je ne sais d'où ce saule pleureur a été apporté à Misita, c'est le seul que j'aie vu en Grèce" (2).

Nous voyons, d'après cette étude, l'extrême complexité des éléments contenus dans l'oeuvre de Chateaubriand, en ce qui concerne la végétation. On peut dire qu'il a tout noté, tout rapporté, et que la situation qu'il nous donne pour toutes ces plantes pourrait servir de base à une étude scientifique pour déterminer les limites de la zone méditerranéenne telle que les géographes modernes la conçoivent: à partir des associations végétales et de la localisation de chacune d'elles (3).

(1) I.P.J., Ibid., p. 52.

(2) I.P.J., Ibid., p. 80.

(3) P. Binot et J. Dresch, op. cit., p. 56.

APPORTS A LA GEOGRAPHIE HUMAINE

A côté de la géographie physique qui échappe dans une certaine mesure à l'influence de l'homme, nous trouvons toute une série nouvelle de phénomènes de surface qui relèvent directement de l'action humaine. Ici, ce sont des villes perchées sur des tertres, des ports aménagés; là, ce sont des plantations, des routes, des ponts. Tout ceci est l'ouvrage de l'homme (1). L'homme plante, défriche, reboise; il cultive des plantes et il domestique des animaux. En un mot, l'homme aménage la contrée dans laquelle il vit, en fonction de ses besoins et de ses habitudes.

Vidal de la Blache a pris conscience de cette part importante de la géographie, que Jean Brunhes a dénommée en 1919: La Géographie Humaine(2).

La géographie humaine est avant tout une étude de l'influence de l'homme sur le milieu, mais c'est aussi une oeuvre d'éveil d'idées et de recherches dont la préoccupation majeure sera d'analyser les causes de ces influences. L'évolution des faits vient en effet

(1) P. Gourou et L. Papy, op. cit., p. 187.

(2) J. Brunhes, La Géographie Humaine, Paris, Presses Universitaires de France, 1956.

confirmer la valeur des observations et des données. Tout repose donc sur la notion d'observation à partir de laquelle on cherche à développer une série d'échantillonnages. Or, si comme le dit Jean Brunhes: "Ne voit pas qui veut"(1), on peut penser que Chateaubriand, par ses dons d'observation, par l'étendue de sa vision, peut s'inscrire dans la lignée des précurseurs de la géographie humaine.

Nous verrons dans l'étude de son voyage en Orient qu'il s'intéresse à tous les domaines humains: population, histoire, politique, et qu'il nous décrit les résultats importants de l'influence humaine: villes, moyens de transport, économie, qui restent les supports de toute étude sérieuse de la géographie humaine.

Certes, Chateaubriand, comme le dira Joubert, a une vision particulière des choses:

"Ce beau génie excelle également
et à prendre les objets comme il
les voit et à les voir comme il
les aime, et à les juger tels qu'ils
sont"(2).

Et c'est donc en filigrane, à travers ses descriptions, que nous devons chercher les éléments de géographie humaine. Mais voyons plus en détail ces observations.

(1) J. Brunhes, op. cit., p. VII.

(2) Correspondance, ibid., lettre à la duchesse de Lévis, le 22 octobre 1814.

LA POPULATION.

Chateaubriand voyage presque seul. Un compagnon de route et quelques mercenaires, guides ou janissaires forment le noyau de la troupe. C'est peu pour traverser des contrées où règne l'insécurité, D'autre part il voyage toujours à cheval ou en barque à voile. Et y a-t-il un meilleur moyen de voyager? Il a le temps de voir et de réfléchir. Il a aussi le temps de se mêler au peuple, de poser des questions, de comprendre la population. Il se renseigne auprès des moines ou auprès des consuls auprès desquels il est introduit par des lettres de recommandations (1). Un fait est là: il s'intéresse aux coutumes, aux habitudes et il cherche à nous communiquer ses connaissances. Certes, il va être influencé par des idées préconçues qui l'empêcheront peut-être de voir avec objectivité (ne va-t-il pas revenir sans cesse sur la barbarie et la tyrannie des Turcs), mais dans l'ensemble, il recherche la vérité.

Il note en premier lieu l'influence du climat sur le goût des peuples. Ainsi "en Grèce, tout est suave, tout est adouci, tout

(1) Archives des affaires étrangères, Turquie, Correspondance politique, No. 212, pièce No. 98. Chateaubriand nous parle lui-même de ses lettres de recommandations qu'il lui avait accordées Talleyrand.

est plein de calme"(1). Or, bien après lui, les géographes voient dans le climat l'une des causes primordiales de l'empreinte humaine à la surface du globe. Lorsqu'on se place en face de la terre, il est de grands faits climatiques qui s'inscrivent sur le sol par le revêtement végétal et par la répartition de la population (2). Chateaubriand va même plus loin puisqu'il attribue au climat le comportement humain. N'y a-t-il pas d'ailleurs corrélation entre le milieu et le caractère de l'homme? Le Méditerranéen ne forme-t-il pas un type particulier né de cette association de la mer et du soleil (3), liée à des caractères héréditaires? Des types méditerranéens existent et le mérite de Chateaubriand est d'avoir relevé des différences entre le comportement du Grec et celui de l'Égyptien et du Tunisien, comme il a saisi, dans une vision très brève, mais très juste certains faits humains caractéristiques.

Il note ainsi l'occupation très hétérogène du territoire méditerranéen. Pas de ferme isolée, pas de champs organisés ou bornés. La population s'entasse dans de gros bourgs dans un réflexe défensif, car la Méditerranée a toujours été un vaste champ de bataille (4).

(1) I.P.J., Ibid., p. 41.

(2) J. Brunhes, op. cit., p. 119.

(3) P. Nguyen-Van-Huy, La métaphysique du Bonheur chez A. Camus, Neuchâtel, à la baconnière, 1962, p. 29.

(4) P. Gourou et L. Papy, op. cit., p. 107.

Par crainte de l'envahisseur, le Méditerranéen cherche à se grouper et à se protéger:

"De tristes villages s'élèvent en pain de sucre sur des rochers; ils sont dominés par des châteaux plus tristes encore et quelquefois environnés d'une double ou triple enceinte de murailles"(1).

De plus, les cités qui accueillent ainsi une population superflue ne peuvent garder de charme. Elles sont encombrées d'animaux domestiques, ânes, porcs, poules, qui donnent aux rues un aspect malpropre et désagréable. La campagne subit un véritable exode et présente ses champs dans un ensemble de parcelles sans aucune séparation, sans apparence de propriété. C'est le "désert" campagnard, L'agriculture n'y est d'ailleurs pas rationnelle. On cultive sur des terres défrichées selon une technique très particulière: on brûle les arbres et les plantes arborescentes: "ils mettent le feu aux jeunes plants et mutilent les gros arbres. Tournefort dit que c'est pour augmenter les paturages" (2). C'est la culture sur brûlis dont les cendres servent d'engrais (3). D'autre part, les cultures ne sont pas séparées: on cultive des céréales sous les arbres et des champs de coton voisinent avec des champs d'orge. A cause des difficultés climatiques et physiques, le Méditer-

(1) I.P.J., Ibid., p. 197.

(2) I.P.J., Ibid., p. 217.

(3) Michel Devèze, Histoire des Forêts, Paris, Presses Universitaires de France, 1965, p. 116.

ranéen en est arrivé à tenter de multiplier ses cultures: il utilise au mieux chaque parcelle et se sert souvent de l'ombre de ses arbres pour protéger ses céréales. Chateaubriand sait donc regarder.

Il retrouvera aussi certains traits qui tendent sans doute à l'universel. Ainsi découvre-t-il la superstition des marins. L'homme est partout le même. Le Méditerranéen ici lui rappelle le Breton. Les marins prient la Sainte Vierge dans le péril:

"L'homme dans ce moment devient religieux et le flambeau de la philosophie le rassure moins au milieu de la tempête que la lampe allumée devant la Madone" (1).

Ceci nous amène à comprendre les dangers de son expédition. Sur mer, il brave les éléments et les pirates barbaresques. Sur terre il doit affronter d'autres dangers. Les routes ne sont pas sûres. Les voyageurs français n'ont pas d'autre garantie que le traité signé par Henri IV. Mais ce traité, même s'il a été reconduit en 1802, offre une sécurité précaire. Tous les voyageurs qui ont visité l'Orient ont confirmé que les routes étaient dangereuses. Des voleurs pillent les voyageurs et, à plusieurs reprises, Chateaubriand sera tenu de payer tribut. L'insécurité du trajet va influencer son itinéraire. La France et l'Angleterre sont en guerre. Il choisira Trieste pour prendre un bateau neutre et quand il ira d'Alexandrie à Tunis il craindra

(1) I.P.J., Ibid., p. 36.

un moment que le bateau ne se réfugie à Malte. Sur terre, il ne cherchera pas à s'écarter des routes fréquentées. En Grèce, il prend déjà des précautions: "Cette route, malgré la justice expéditive du Pacha, n'était pas sûre, et nous nous tenions prêts à tout événement" (1). Et de fait, il affronte de nombreux dangers: des soldats turcs plaisantent et tirent un coup de feu au-dessus de sa tête; en partant de Saint-Paul, il risque d'être attaqué par des voleurs. De même en Turquie, il lui faut se détourner de **sa route**: "le drogman ne répondit qu'il était impossible de traverser la montagne; que nous y serions infailliblement égorgés"(2). A Jérusalem, il subira l'assaut des Bethlémites et en Egypte il essuiera le feu des assaillants arabes.

Mais surtout, comme nous l'avons vu, Chateaubriand va s'attacher à distinguer les différents types méditerranéens. Il va même appuyer sur la libération des forces hostiles des invasions musulmanes et de l'occupation turque, qui expliquera la stagnation d'une civilisation léguée par Byzance. La Méditerranée est le berceau des civilisations: Chateaubriand va y rencontrer quatre types de population, dont il va essayer de nous décrire les caractéristiques et les coutumes.

(1) I.P.J., Ibid., p. 61.

(2) I.P.J., Ibid., p. 212.

D'abord les Grecs. Mais il est déçu. Pour lui, la Grèce représente la grande civilisation. En tout Grec devrait s'identifier un Homère ou un Pythagore. Mais, peu à peu, cette vision se transforme. La Grèce qu'il s'imaginait ne vit que dans le passé. Partout des vestiges de sa grandeur, des colonnes, des temples. Les noms antiques chantent à son oreille. Mais la réalité est d'autant plus décevante, le contraste plus marqué. Le Grec d'aujourd'hui est soumis à l'arbitraire turc. Le Turc impose sa loi violemment, c'est un tyran qui détruit la personnalité et mine le pays par un despotisme exagéré:

"Alors le commandant se leva avec effort, prit sa carabine, ajusta longtemps entre les sapins le paysage (grec) et lui lacha son coup de fusil" (1).

Le grec est devenu craintif; il subit, plie sous la férule du vainqueur. Tout l'inquiète et il ne sait que fuir: "Nous aperçûmes une misérable ferme grecque dont les habitants s'enfuirent à notre approche" (2). Le régime turc a donc été désastreux pour le peuple et pour le pays puisque les Turcs ont empêché toute évolution:

"Rien n'est triste comme de ne pouvoir jamais découvrir la marque d'une roue moderne là où vous apercevez encore dans le rocher la trace des roues antiques" (3).

(1) I.P.J., Ibid., p. 119.

(2) Ibid., p. 53.

(3) Ibid., p. 182.

Au demeurant, les Grecs sont des gens craintifs sans doute, inquiets, mais qui ont gardé le sens de l'hospitalité qui sera peut-être le trait d'union de tous ces peuples méditerranéens.

Pourtant, c'est sans doute le Grec que Chateaubriand a le moins approché au cours de son voyage. S'il rencontre en effet, un jeune grec affable qui lui offre des "confitures et du vin", il n'accepte pas son hospitalité, pas plus qu'il ne voit le Grec qui faisait du goudron et qui l'aborde pour lui confier des lettres à l'attention de H. Fauvel. Non, en Grèce, il ne cotoie que des Turcs, des attachés d'ambassade et des étrangers. Il loge chez des Albanais, chez des Italiens, jamais chez des Grecs. Ce qui l'intéresse, ce sont les Grecs morts: "Je répondis que je voyageais pour voir les peuples et surtout les Grecs qui étaient morts" (1). Il voit mal les vivants. Tous ses commentaires sur l'attitude de ce peuple sont donc le fruit de constatations extérieures.

Tout autre sera l'approche qu'il fera des Turcs et des Arabes. Son jugement sur les Turcs est teinté de partialité. Avant son départ déjà, une antipathie sourde, insufflée par les préjugés du XVIIIème siècle, l'incite à rechercher la médiocrité du peuple "ottoman". Il

(1) I.P.J., Ibid., p. 77.

montre l'état d'âme d'un croisé et il se souvient de l'expression de M. de Bonald: "Les Turcs sont campés en Europe" (1). Son séjour en Grèce ne l'a pas porté à les aimer. Pour cette âme éprise de liberté, ils symbolisent l'oppresseur. Aussi les accuse-t-il de bien des maux. Il est dur dans les jugements qu'il porte. F. Bassan dira: "Il est évident que Chateaubriand a forcé la note... Sa déformation est due à la haine de la tyrannie"(2). Mais il sait rester juste et ce qu'il note et qui reste vrai, c'est l'incurie de ce peuple semi-oriental. Tout est à l'abandon car ce peuple se laisse mener par la fatalité. Il n'a pas le sens de la nécessité d'entretenir son bien. Tout s'écroule autour de lui:

"Pourrait-on croire qu'il y ait
au monde des tyrans assez absurdes
pour s'opposer à toute améliora-
tion dans les choses de première
nécessité" (3).

Les villes ne sont pas entretenues. Zea n'est qu'un gros village mal-propre et désagréable; Somma n'est qu'une "méchante ville turque"(4), Mikalitzza une "grande ville turque triste et délabrée"(5). Enfin, le

(1) I.P.J., Ibid., p. 46.

(2) F. Bassan, *op. cit.*, p. 167.

(3) I.P.J., Ibid., p. 139.

(4) Ibid., p. 211.

(5) Ibid., p. 220.

séjour à Constantinople lui pèse.

Révolté par la misère à laquelle ils ont réduit les Grecs, outré de leur négligence coupable, il dresse contre eux un véritable réquisitoire: "Ce peuple détruit tout, c'est un véritable fléau" (1). Leur odieux despotisme rend stérile une région fertile.

Il nous dépeint aussi leur tristesse coutumière, et leur vau-lerie devant l'autorité: "ce qu'on voit n'est pas un peuple, mais un troupeau qu'un iman conduit et qu'un janissaire égorge" (2). Il insiste sur la pauvreté du pays où ne "poussent que des chardons". Et pourtant cette terre d'Asie lui paraît supérieure à celle de Grèce, mais "toute apparence de végétation disparaît; la mousse même disparaît"(3).

Deux constatations cependant échappent à cet acharnement. D'une part, il fait sienne la soumission à la fatalité que manifeste le peuple turc, quand il accepte de changer de route pour aller à Constantinople. D'autre part, il reconnaît le bien fondé de l'hospitalité turque. Que ce soit en Grèce ou en Turquie, les hôtes sont très accueillants. Le commandant d'un poste lui offre du café; à Tripolizza, le Pacha le reçoit avec bienveillance. Enfin, il loue leur courage.

(1) I.P.J., Ibid., p. 217.

(2) Ibid., p. 225.

(3) Ibid., p. 266.

Les Turcs sont des soldats qui ne s'imposent que par la force.

Aujourd'hui encore, la Turquie se relève péniblement de sa léthargie destructrice. Les sols, défrichés inconsidérément, ne peuvent que difficilement être reconstitués et les tentatives de replanter en forêts les hauts plateaux de l'Anatolie s'avèrent difficiles. Nous repensons alors à la remarque de Chateaubriand:

"Nous avons marché environ une heure sur un plateau labouré; il était autrefois recouvert de jardins, mais les paysans en ont coupé les arbres depuis 50 ans dans les guerres qu'ils se font de village à village" (1).

Dans les jugements qu'il porte sur ces peuples de la Méditerranée orientale, il garde toute sa sympathie aux Grecs à cause de leur gloire passée. Les Turcs sont déconsidérés. Les Arabes vont trouver grâce à ses yeux à cause de leur origine raffinée. Les Arabes sont pour lui des civilisés qui sont retombés à l'état primitif. C'est ainsi qu'il les voit dans le parallèle qu'il établit avec les Indiens: "On sent qu'ils (les Arabes) sont nés dans cet Orient d'où sont sortis tous les arts, toutes les sciences, toutes les religions" (2). Chateaubriand est attaché aux vieilles civilisations. Les anciennes coutumes l'attirent. Mais, ne parlant pas leur langue, il ne peut que

(1) Journal, Ibid., p. 64.

(2) I.P.J., Ibid., p. 303.

difficilement pénétrer les moeurs de la population. Mais il peut apprécier leur sens de l'hospitalité. Son janissaire lui offre un repas à la Source d'Elisée; Abou-Gosh le reçoit à Saint-Jeremie. Mais, dans l'ensemble, sa vision ne pourra être que superficielle. Certes, il s'amuse de la passion des auditeurs qui suivent le récit d'un conteur. Il critique les moeurs arabes qui se laissent corrompre par les moeurs turques. Il nous donne quelques détails sur la cérémonie du mariage, alors que le jeune marié doit se laisser embrasser par tous les passants (1), ou sur la conduite des femmes qui ne doivent pas être vues dévoilées par un étranger. Il dessine quelques portraits qui vont nous permettre de comprendre certaines habitudes: "des femmes arabes faisaient sécher des raisins dans les vignes; quelques-unes avaient le visage couvert d'un voile et portaient sur leur tête un vase plein d'eau"(2). C'est cette habitude de porter des fardeaux sur leur tête qui donne aux femmes arabes leur démarche dégagée: "leur port est noble" (3).

Les arabes lui paraissent raffinés et sensibles à la beauté des lieux. Leur architecture est belle, recherchée. Leurs intérieurs sont délicatement aménagés. Mais il attaque l'Islam tout au long du

(1) Journal, Ibid., p. 104.

(2) I.P.J., Ibid., p. 265.

(3) Journal, Ibid., p. 82.

voyage.

Enfin, au cours de ses pérégrinations en Orient, Chateaubriand découvre le peuple juif. Et de fait, c'est dans les pays orientaux qu'on peut le mieux l'observer. Les Juifs d'Orient ne se mêlent pas à la population. Ils sont groupés dans un quartier: à la droite du Bazar, entre le temple et le pied de la montagne de Sion, nous entrâmes dans le quartier des Juifs" (1). Chateaubriand nous dit qu'il a fait "d'assez longues recherches sur l'état des Juifs à Jérusalem"(2). On comprend son intérêt. Les terres symbolisaient l'opresseur. Plus encore que les Grecs, le peuple juif représente l'opprimé. Chateaubriand d'ailleurs, exagère leur résignation et leur état: "ils étaient là, tous en guenille, cherchant les insectes qui les dévoraient"(3). Mais à leur dénuement physique, s'oppose leur volonté de survivre à la continuité de leurs traditions. Il admire leur tenacité individuelle: "assis dans la poussière de Sion et les yeux attachés sur le temple" (4), comme il admire l'extraordinaire pérennité de la race: "les Perses, les Grecs, les Romains ont disparu de la terre et un petit peuple dont l'origine

(1) I.P.J., Ibid., p. 356.

(2) Ibid., p. 356.

(3) Ibid., p. 356.

(4) Ibid., p. 356.

précède celle de ces grands peuples existe encore sans mélanges dans les décombres de sa patrie (1). Enfin, il voit dans le désir de Moïse de se fixer à Jérusalem la preuve de l'énergie souveraine de ce petit peuple (2).

Après avoir lu les ouvrages de Chateaubriand, nous connaissons les quatre types de population qui peuplent cet Orient, foyer des grandes civilisations. Il n'a sans doute pas fait une étude scientifique, malgré certains chiffres cités qui relèvent surtout de la géographie historique, mais il nous apprend à accepter des modes de vie différents, à voir dans cette population disparate une source de conflit latent qui va endeuiller le monde méditerranéen, Il nous fait découvrir leur mentalité et facilite ainsi une étude géographique plus sérieuse.

(1) Journal, Ibid., p. 177.

(2) Journal, Ibid., p. 170.

LES VILLES.

Dans cette longue course en pays oriental que poursuit Chateaubriand, les villes constituent l'empreinte indispensable qui sert de jalon. Tout son itinéraire repose sur ces bornes qui nous permettent de retracer le chemin parcouru. Il part de Coron et traverse plusieurs villages: Missi, Chafasa, Scale, Cyparisse pour se rendre à Tripolizza, comme il passe à Latroun, à Saint-Jérémie, à Kaloni, à Keriet-Laffa pour aller de Jaffa à Jérusalem. Etapes normales du voyageur, points de repères aussi, ces villes et ces villages qui se multiplient sous les pas de l'auteur nous permettent de découvrir un des traits essentiels du paysage méditerranéen (1): l'habitat groupé en gros bourgs et le désert des campagnes: "On n'aperçoit point ou presque point de fermes dans les champs"(2).

La description des villes rencontrées est particulièrement remarquable. Après avoir situé l'importance de la ville par rapport à la campagne, en insistant sur l'empreinte urbaine particulière au pays méditerranéen, Chateaubriand nous décrit le site choisi par les

(1) Jean Brunhes, op. cit., p. 297.

(2) I.P.J., Ibid., p. 183.

citadins: "Les Grecs n'excellent pas moins dans le choix des sites de leurs édifices que dans l'architecture de ces édifices mêmes" (1), tandis que "Le Caire présente un aspect assez pittoresque à cause de la multitude des palmiers, des sycomores et des minarets qui s'élèvent de son enceinte"(2); puis il nous fait entrer dans la ville elle-même; il décrit son animation, son organisation; il s'attarde aux détails de construction; il note la topographie, l'invraisemblable dédale de ruelles, la couleur, la variété. Mais voyons de plus près le mécanisme urbain.

Un fort pourcentage de la population méditerranéenne vit dans des petites villes, héritage des colonies antiques. Dès l'Antiquité, en effet, s'était développé le caractère citadin du Méditerranéen qui se manifeste par l'exubérance des cités qui s'installent sur le pourtour de la mer (3). Ce brillant essor a duré jusqu'au XVIème siècle, époque à laquelle la Méditerranée entre en décadence au fur et à mesure que l'Empire Byzantin s'amenuise. D'autre part, les invasions musulmanes ont provoqué un développement très inégal de la vie urbaine. En effet,

(1) I.P.J., Ibid., p.179.

(2) I.P.J., Ibid., p.446.

(3) Will Durant, op. cit., La vie de la Grèce, Tome I, p. 17

elles ont libéré des forces hostiles à la vie sédentaire qui se manifestent sous la forme de coups de mains venant des nomades des déserts ou des corsaires barbaresques.

C'est ce premier caractère qui a frappé Chateaubriand. La ville est construite dans un réflexe défensif: "On y vit dans la terreur perpétuelle des Turcs et des pirates" (1). Les villes se recroquevillent dans des sites protégés: "on aperçoit seulement un village suspendu comme de coutume au sommet d'un rocher" (2), et cherchent le soutien d'épaisses murailles qui constituent l'une des caractéristiques importantes de ces villes méditerranéennes emmurées dans une enceinte de protection. Que ce soit un village isolé, "en pain de sucre sur des rochers" (3), Chio, Jaffa, Jérusalem ou Tunis, toutes les agglomérations vivent repliées sur elles-mêmes, protégées par leurs murailles contre un éventuel envahisseur"(4).

L'auteur concentre ensuite son attention sur la ville elle-même, attrayante ou repoussante, gaie ou triste, aérée ou tassée, et

(1) I.P.J., Ibid., p. 197.

(2) Ibid., p. 462.

(3) Ibid., p. 197.

(4) Jean Brunhes, op. cit., p. 104: "Les habitants des territoires méditerranéens étaient pris entre les nomades, pillards de l'intérieur et les pillards de la mer, pirates de profession; de là cette tendance psychologique collective à choisir pour l'installation permanente des points forts, des pitons qui servent de bons postes d'observation et de bons postes de défense".

il distingue des différences en fonction des faits organiques liés aux conditions humaines de la vie de la cité.

Deux groupes humains s'opposent. D'un côté, des villes à caractère occidental. Le rassemblement des paysans craintifs constitue un bourg où se concentrent les activités autour d'une place centrale où coule l'eau des fontaines: "Le village de Saint-Paul est agréable: il est arrosé de fontaines ombragées de pins de l'espèce sauvage "(1). Une bonne partie de la vie se déroule sur la place publique et l'instinct social est fondamental; ainsi est-il surpris après avoir soigné une jeune malade du village de Mégare de trouver "en sortant, tout le village assemblé à la porte" (2) pour lui témoigner sa reconnaissance. L'architecture même a subi l'influence sociale. Les maisons se prolongent sur la rue par une cour étriquée comme la maison de M. Fauvel, tandis qu'un petit jardin entoure l'arrière. Les maisons sont propres, aérées:

"Nous pénétrâmes dans de petites rues champêtres, fraîches et assez propres; chaque maison a son jardin planté d'orangers et de figuiers" (3).

Toute différente sera l'urbanisation orientale. La vie publique disparaît. De loin, quelquefois, la ville est agréable, comme

(1) I.P.J., Ibid., p. 104.

(2) Ibid., p. 122.

(3) Ibid., p. 133.

Tripolizza, première ville turque rencontrée: "les toits rouges de celle-ci, ses minarets et ses dômes ne frappèrent agréablement"(1). Mais la ville est essentiellement un marché où les boutiques-échoppes se touchent: "des bazars voutés et infects achèvent d'oter la lumière à la ville désolée"(2), où les spécialités se groupent dans la même rue, où les animaux circulent en toute liberté: "les maisons en sont basses; les boutiques, pauvres; les mosquées, chétives" (3). Les quartiers d'habitations grimpent sur le flanc des collines comme Zea, bâtie en amphithéâtre; et le plan des rues extrêmement confus comporte une multitude d'impasses et de ruelles étroites, couvertes de nattes pour conserver un peu de fraîcheur:

"Vous vous égarez dans de petites rues non pavées qui montent ou descendent sur un sol inégal. Des toiles jetées d'une maison à l'autre augmentent l'obscurité de ce labyrinthe" (4).

La structure et le style des maisons portent également l'empreinte du mode de vie musulman. Elles sont basses, massives et elles tournent vers la rue une surface aveugle: "Les maisons de Jérusalem sont de lourdes masses carrées, fort basses, sans cheminée et sans

(1) I.P.J., Ibid., p. 66.

(2) Ibid., p. 425.

(3) Ibid., p. 470.

(4) Ibid., p. 425.

fenêtre" (1). Elles s'ouvrent vers l'intérieur car le Musulman dérobe jalousement sa vie familiale aux regards indiscrets (2). Avec leurs terrasses aplaties, elles apparaissent à l'auteur comme des "prisons ou des sépulcres" (3). Seul, Le Caire revêt pour lui le faste oriental: "c'est la seule ville qui m'ait donné l'idée d'une ville orientale" (4). C'est que Le Caire est aéré, égayé par une promenade publique où poussent des palmiers.

Dans l'ensemble, les villes méditerranéennes lui ont paru délabrées et mornes. Elles sont tristes ou sales, faites de terre (5) ou de plâtre: "Les maisons de Rama sont des cahutes de plâtre"(6).

Il relève aussi la division des villes en quartiers où se groupent des habitants de même religion ou de même nationalité (7).

(1) I.P.J., Ibid., p. 424.

(2) De là, les patios intérieurs qui sont une des caractéristiques de l'architecture mauresque dont on retrouve la présence en Afrique du Nord, en Espagne et en Italie.

(3) I.P.J., Ibid., p. 424.

(4) Ibid., p. 451.

(5) Jean Brunhes, op. cit., p.60: "La maison méditerranéenne est souvent fragile et éphémère (dans les pays orientaux)".

(6) I.P.J., Ibid., p. 262.

(7) Dans les pays musulmans, les villes arabes (Medina) et les villes juives (Mellah) sont juxtaposées. En général, les villes européennes de l'époque coloniale ont formé le troisième élément séparé de ces agglomérations.

A Misitra, il traverse le "faubourg des Juifs qui tourne en limacon autour du rocher jusqu'à la base du chateau" (1).

A Jérusalem, il énumère chacun de ces quartiers ou de ces rues où se concentrent des populations disparates: les Chrétiens dans la rue Harat-el-Nassara; les Arméniens, rue Haral-el-Asman; les Juifs, rue Harat-el-Youd.

Enfin, il s'intéresse aux activités portuaires. La vie méditerranéenne est tout entière tournée vers la mer, trait d'union avec l'arrière-pays. Lui-même emprunte souvent le bateau pour ses déplacements. Il remarque l'importance du site naturel qui constitue la condition première d'une implantation portuaire en Méditerranée. Le port de Phalère est un "bassin rond où la mer repose sur un sable fin", tandis que le Pirée "décrit un arc dont les deux pointes en se rapprochant, ne laissent qu'un étroit passage"(2). Mais ce qu'il voit surtout c'est l'activité fébrile: "Je remarquai sur le champ le mouvement des quais et la foule des porteurs, des marchands et des mariniérs" (3).

La ville méditerranéenne, qu'elle soit occidentale ou orientale est un lieu d'activités diverses, au confluent de deux entités: la mer et le désert. Cette ville s'emplit d'animation commerciale.

(1) I.P.J., Ibid., p . 32.

(2) Ibid., p. 137.

(3) Ibid., p.

Elle sert d'entrepôt et de magasin. Elle déborde de vie, de marchands ambulants et de cultivateurs qui viennent vendre le maigre produit de leur terre (1).

(1) M. Ozouf et Ph. Pinchemel, op. cit., p. 276.

LES TRANSPORTS.

De l'antiquité jusqu'à la fin du XVIIIème siècle les moyens de transport étaient limités en volume, en vitesse, et en sécurité (1). Sur terre, bêtes et gens allaient souvent à pied, et le moyen le plus rapide était sans doute le cheval monté ou attelé. Sur mer, le navire restait l'esclave du vent. Cependant le développement de la navigation a très tôt été lié aux grands trafics terrestres. Dans la vie de l'humanité, la mer a joué un rôle essentiel pour unir les sociétés et pour libérer les hommes de leur isolement.

Un voyage entrepris en 1806, même en Méditerranée, prenait ainsi le caractère d'une expédition. D'une part, les bagages devaient être restreints et le confort en était diminué, d'autre part la durée pouvait s'étendre démesurément, sans compter les risques que pouvaient faire courir pirates barbaresques et détrousseurs terriens (2).

Chateaubriand dans son périple voyage de deux façons: sur terre et sur mer.

(1) F. Lantacker, J.P. Moreau, J. Ozouf, Y. Pasquier, Géographie, Paris, F. Nathan, 1958, p. 502.

(2) M. Perpillou, op. cit., p. 15

Sur terre, les moyens utilisés seront différents dans le bassin occidental et dans le bassin oriental de la Méditerranée. Pour aller de Paris à Venise, Madame de Vintimille nous dit en effet que Chateaubriand voyage dans une grande dormeuse, voiture de voyage attelée de quatre chevaux où l'on pouvait s'étendre et dormir comme dans un lit. De Venise à Trieste lui-même nous dit qu'il emprunte un charriot de poste (1). Et de même, son retour d'Espagne se fera en grand équipage, ce qui permettra aux critiques de conclure qu'à partir de Grenade, cette voiture attelée était la preuve de la présence de la Duchesse de Noailles. Il est certain que pour ces deux trajets en Europe occidentale, la présence de dames peut justifier l'attelage imposant qu'il emprunte. Mais ceci nous permet aussi de remarquer l'organisation différente entre les divers pays. De Paris à Trieste, la route est établie depuis longtemps, les relais sont préparés et l'on comprend le choix d'une grande dormeuse. En Espagne, le "grand équipage" se réduit à une voiture attelée de deux chevaux car la poste n'est pas encore officiellement et Chateaubriand est obligé de passer par un organisateur privé comme nous le dit Sainte-Beuve. Dans tout le bassin oriental de la Méditerranée, la situation sera différente. D'abord, les étapes sont très

(1) I.P.J., Ibid., p. 35.

courtes et les trajets terrestres ne sont pas des voyages mais des excursions. D'autre part, le pays souvent montagneux, ne se prête pas à un trajet en voiture:

"Nous montâmes à cheval à l'instant... nous grimpions au grand trot les montagnes et nous les descendions au galop, à travers les précipices" (1).

Mais surtout, les voies de communication ne sont pas équipées pour permettre le passage de voitures qui restent inconnues des habitants de ces régions désolées:

"Je n'ai pu reconnaître en Moré ni les chemins grecs ni les voies romaines. Des chaussées turques servent à traverser les terrains bas et marécageux. Comme il n'y a pas une seule voiture à roues dans cette partie du Péloponnèse, ces chaussées suffisent aux ânes des paysans et aux chevaux des soldats" (2).

L'organisation même des étapes reste précaire. D'abord, les routes ne sont pas sûres et cela oblige le voyageur à suivre des trajets protégés de façon très erratique par la police gouvernementale. Cela oblige aussi à s'entourer d'une escorte de gens armés:

"A six heures du matin nous montâmes à cheval et nous sortîmes de Bethléem.

(1) I.P.J., Ibid., p. 50.

(2) Ibid., p. 64.

Six Arabes armés de poignard et de
longs fusils formaient notre escorte" (1).

où à recourir à des travestissements pour échapper aux voleurs. D'autre part les relais et les auberges sont déficients. Ils sont espacés et les courses sont longues, "de huit à dix lieues avec les mêmes chevaux" (2) nous dit l'auteur et, dans le Kan, ils sont abandonnés "à toutes sortes d'insectes et de reptiles sur un plancher vermoulu"(3). Chateaubriand retrouve là les descriptions qu'il avait faites à sa femme pour la dissuader de le suivre. Son voyage prend souvent la forme d'une expédition. Les réseaux routiers à peu près négligés depuis l'antiquité ne sont ranimés par l'amélioration de leur infrastructure et par une certaine sécurité que dans la partie occidentale du monde méditerranéen. Toute la partie orientale subit une régression particulièrement archaïque, par la négligence des gouvernements.

Les transports par mer ne seront ni plus sûrs ni plus faciles. Les bateaux qui empruntent les grandes routes maritimes sont sujets à des razzias des pirates. Mais ce sont surtout les éléments que craignent les embarcations. La navigation des barques et des voiliers n'est pas facile. Des vents violents descendent des montagnes, des courants

(1) I.P.J., Ibid., p. 280.

(2) Ibid., p. 51.

(3) Ibid., p. 92.

anormaux perturbent l'ordre établi et des écueils hérissent les routes côtières (1). Or, les navigateurs orientaux ne maîtrisent pas la navigation en pleine mer et ils s'attachent à ne pas perdre les côtes de vue, préférant allonger démesurément la durée des voyages(2). Mieux vaut naviguer longtemps que de se perdre définitivement.

Sur les trois cent vingt sept jours que va durer son voyage autour de la Méditerranée, du 13 juillet 1806 au 5 juin 1807, Chateaubriand va passer cent vingt sept jours en mer. Certes, il sera retenu plusieurs jours au large des côtes de Jaffa, et il restera en mer cinquante six jours pour aller d'Alexandrie à Tunis, à cause du gros temps et de l'incompétence du pilote ragusoïs. Mais ce sont là les aléas des voyages de l'époque. C'est dire cependant l'importance de ces transports maritimes entièrement soumis aux conditions atmosphériques. Les arrêts forcés, les vents contraires, nous l'avons vu, expliquent la lenteur de ses déplacements. Mais, Chateaubriand met à profit ses séjours en mer pour nous renseigner sur les moyens de transport qu'il emprunte. Nous avons déjà vu la richesse de son vocabulaire. Mais, ce vocabulaire est juste. Il ne voit pas une simple collection de coquilles de noix dans les bateaux qui le transportent, mais des éléments caractérisés

(1) M. Perpillou, op. cit., p. 15.

(2) Ibid., p. 17.

soit par leur dimension, soit par les traditions des divers pays (1). Il utilise des embarcations fort nombreuses et chaque fois il se renseigne sur leur nom et nous donne des descriptions nous permettant de les cataloguer. Là, il prend une felouque "très légère et très élégante (qui) portait une grande et unique voile taillée comme l'aile d'un oiseau de mer"(2). Cette felouque était dirigée par huit personnes. Ici, c'est sur un caique qu'il s'embarque et l'équipage consiste en "deux mousses et trois matelots" (3). Nous apprenons aussi que la Saigue, petit bateau égyptien, ne comprend qu'une cabine et porte cinq hommes d'équipage, tandis qu'au départ d'Alexandrie il s'embarque sur un bâtiment de cent vingt tonneaux. Il nous apprend aussi les conditions de nolis et nous communique même les conditions de location:

"Nous soussignés, avons loué notre bâtiment au porteur de ce traité pour aller de l'échelle de Yafa à Alexandrie. Le nolis de ce bâtiment..." (4).

Ces moyens de transport sont donc très variés et Chateaubriand a su les différencier, comme il sait nous montrer les difficultés

(1) M. Perpillou, op. cit., pp. 51-52.

(2) I.P.J., Ibid., p. 193.

(3) Ibid., p. 196.

(4) Ibid., p. 430.

du parcours. Encore une fois, l'importance de ces documents vient du fait que l'auteur se situe à une époque de transition. C'est en 1812 en effet qu'apparaîtra le premier bateau à vapeur et c'est à la fin du XIX^{ème} siècle que disparaîtront les voiliers (1). Par les descriptions de Chateaubriand, on connaît la diversité de moyens de transport en voie de disparition.

(1) M. Perpillou, op. cit., p. 34.

APPORTS A LA GEOGRAPHIE ECONOMIQUE
ET HISTORIQUE

GEOGRAPHIE ECONOMIQUE

Nous ne retrouvons pas dans l'oeuvre de Chateaubriand d'étude économique développée, pas d'analyse de données exerçant une influence sur la répartition de la production, sur son intensité ou sur la consommation. Mais on découvre cependant un souci d'ordre économique: il remarque en effet la présence de consommateurs qui constituent un marché, comme il souligne la pauvreté d'une population dénuée des ressources élémentaires. La combinaison de ces éléments que nous retrouvons dans son oeuvre constitue autant de faits géographiques qui se projettent dans l'espace pour nous aider à comprendre le monde méditerranéen.

Nous décelons, éparpillés dans son oeuvre, les trois considérations fondamentales qui dominent l'étude de la géographie économique (1). D'une part, il s'attache à nous décrire certains traits de l'industrie méditerranéenne, industrie fort précaire dans un pays dépourvu de

(1) Pierre George, Géographie économique, Paris, Presses Universitaires de France, 1962, p. 41.

matières premières (1). Seules les sources d'huile de pétrole qui ont rendu Zante célèbre retiennent son attention. Mais le pétrole ne présentait pas en 1806 l'intérêt qu'on lui accorde aujourd'hui et Chateaubriand se contente de mentionner la présence de ces richesses latentes. Ailleurs, tout n'est qu'artisanat médiocre. Les velours et les tapisseries de Rhodes ne sont pour lui que "des toiles grossières dont on fait des meubles aussi grossiers" (2). Les moulins sont abandonnés et les pêcheries des îles Cerkeni ne sont pas plus développées aujourd'hui qu'elles ne l'étaient au temps de Strabon: "Du temps de Strabon, il y avait des pêcheries en avant de ces îles, comme aujourd'hui" (3).

D'autre part, il s'intéresse à l'économie agricole. La Méditerranée tout entière a d'ailleurs eu une vocation agricole (4) et nous avons vu l'importance que Chateaubriand attribuait à la végétation. Mais il ne voit pas seulement dans le couvert végétal des fibres naturelles de son décor. Le provincial de Combourg est tout naturellement attiré par l'agriculture et il décèle l'importance de la production végétale dans la vie des pays qu'il parcourt. Là, c'est Kircagach

(1) F. Lentacker, J.P. Moreau, J. Ozouf et Y. Pasquier, op. cit., p.133.

(2) I.P.J., Ibid., p. 239.

(3) Ibid., p. 465.

(4) P. Gourou et L. Papy, op. cit., pp. 136 - 139.

connue pour la supériorité de son coton dont il déplore de ne pas retrouver mention dans les récits des voyageurs (1). Ici, c'est Rhodes dont le commerce "consiste aujourd'hui dans les glands du vélanique que l'on emploie dans les teintures" (2). C'est aussi Corinthe réputée par ses raisins et où l'on associe à la culture de la vigne celle des mûriers et l'élevage du ver à soie.

Il note par ailleurs la décadence de cette agriculture qui fait la richesse de cette région mais qui aujourd'hui est cause d'une régression économique. Ainsi, Rhodes fournissait de l'huile à toute l'Anatolie, mais la production décline et "elle n'en a pas assez aujourd'hui pour sa propre consommation" (3). Les hommes délaissent la terre et l'auteur chemine à travers des bois d'oliviers plantés de froment "à demi-moissonné" (4). Ailleurs, des melons d'eau "végètent ça et là sur des tombes abandonnées" (5). De même, sur les bords du Ml, les villages bien protégés contre les inondations n'en sont pas moins déserts:

(1) I.P.J., Ibid., p. 216.

(2) Ibid., p. 194.

(3) Ibid., p. 239.

(4) Ibid., p. 54.

(5) Ibid., p. 439.

"Les maisons de ces villages sont faites de terre et élevées sur des monticules artificiels: précaution inutile puisque souvent il n'y a personne à sauver de l'inondation du Nil"(1).

Enfin, il nous donne des détails sur les prix des divers comestibles et sur le coût de la vie. Il établit tout d'abord un rapport monétaire entre la monnaie locale, le drachme, et la monnaie française. Puis, il fait une longue énumération du prix des produits. Nous apprenons ainsi le prix du mouton, du veau, du blé, de l'huile et des légumes. Nous connaissons aussi le prix de location d'une maison, d'un mulet, d'un cheval, des droits de passage. Et, il ramène le tout au salaire d'un maître ouvrier qui reçoit deux piastres par jour, ce qui devient ainsi l'élément de comparaison nous permettant de déterminer le coût de la vie (2).

Il ressort de tous ces éléments que nous venons de rassembler, que les pays méditerranéens se trouvent dans une situation difficile puisqu'ils vivent sur l'élan bien lointain que leur a insufflé l'antiquité. Une économie basée essentiellement sur une agriculture déficiente

(1) (1) I.P.J., Ibid., p. 439.

(2) Ibid., pp. 387 à 395.

est sans issue (1). Elle explique la médiocrité du niveau de vie de ces peuples dont l'esprit d'organisation et les techniques d'encadrement ont donné aux Européens les bases de leur développement économique. On comprend alors que Chateaubriand ne se soit guère arrêté à cette économie décevante, mais qu'il ait surtout appuyé, lui qui recherche la gloire de l'Antiquité, sur le passé et sur l'histoire de ces civilisations décadentes.

(1) P. George, op. cit., p. 242.

GEOGRAPHIE HISTORIQUE.

A travers les vicissitudes de son évolution, le monde méditerranéen reste fidèle aux marques qui ont fait sa grandeur passée. C'est dans Sumer que naît la civilisation (1), dans les cités égéennes que s'éveille la pensée grecque (2), en Egypte (3) et en Judée (4) que prennent corps les grandes religions.

La Méditerranée orientale, entourée de la Grèce, de la Palestine, de l'Egypte est au centre des civilisations. Elle représente le creuset où se forge l'âme des peuples. Des capitales célèbres l'entourent de leur grandeur passée: Athènes, Sparte, Troie, Jérusalem, Alexandrie. Mais l'histoire dramatique de ces pays où "coulaient le lait et le miel" ainsi que nous les décrivent les passages du Pentateuque (5), a précipité leur grandeur passée dans la plus profonde servitude. Les Grecs dominés par les Turcs, les Judéens soumis aux pillards et les

(1) Will Durant, op. cit., Tome I, p. 221: "Les plus anciens documents écrits que nous possédions sont écrits en Sumérien".

(2) Ibid., Tome IV, p. 19.

(3) Ibid., Tome I, p. 316: "En Egypte, la religion était à la base de tout et dominait tout".

(4) Ibid., Tome IX, pp. 148-150.

(5) Nom donné par les Grecs aux cinq premiers livres de la Bible.

Egyptiens aux bandes armées ne représentent plus l'image que Chateaubriand avait fixée dans son souvenir au cours de ses nombreuses lectures. Ces images, il lui faudra les retrouver et c'est avec délice qu'il oublie le présent et la déchéance actuelle de ces peuples pour se réfugier dans leur passé glorieux. Tout le long de son voyage il fait l'historique des lieux qu'il parcourt. L'Itinéraire de Paris à Jérusalem devient un vaste trait d'union qui rapproche deux mondes: l'antiquité et l'époque moderne.

Des qu'il mentionne un site, il en recherche l'origine, puis il expose son histoire. Nous voyons revivre ainsi tous les grands noms de l'antiquité qui s'animent sous sa plume. Il s'est complètement détaché des contingences de son époque.

Ce lien ténu mais indescrutable qui le rattache à la grandeur perdue dont il nourrit ses sentiments embellit la réalité des lieux visités: les ruines de Sparte vibrent d'une animation guerrière, dans Jericho résonnent des sons modulés. Toute l'émotion de l'auteur est libérée et les descriptions géographiques rejoignent les pensées historiques.

Il se penche sur les fleuves qu'il traverse. Il boit de leur eau pour se pénétrer de leur pérennité: "les fleuves fameux ont la même destinée que les peuples fameux" (1). Il s'attarde à préciser

(1) I.P.J., Ibid., p. 97.

leur nom, à conter leur histoire. Le premier, l'Eurotas retient son attention et il précise les différents noms qu'a portés ce fleuve appelé d'abord Himère, puis Iri, avant de se joindre à la Tiase pour former le Vasilipotamos. De la même façon, il nous parlera du Céphise et du Panisus. Le Jourdain dont le nom nous dit-il vient de la réunion des noms de deux sources: Jor et Dan est, pour lui, un fleuve sacré dont les eaux roulent des traditions hébraïques et chrétiennes; le Nil dont les eaux fameuses sont salées est à l'origine de la civilisation.

Mais c'est surtout aux villes qu'il porte son attention historique. F. Bassan dira qu'il "fait tout au long de l'Itinéraire un cours de géographie historique sur les lieux qu'il traverse" (1). Il rattache l'île de Fano à la Calypso chantée par Homère. Puis il cherche Sparte dont les ruines oubliées jusqu'aux siècles derniers font l'objet de controverses véhémentes (2). A Argos, il déplore les aléas du sort qui trahirent la gloire de la cité, et il plaint Corinthe, victime de tant de calamités dont il nous rappelle l'ampleur (3).

(1) F. Bassan, op. cit., p. 151.

(2) Will Durant, op. cit., Tome 4, p. 155: "Aujourd'hui, sur les ruines misérables de l'antique capitale, on ne trouve ni une colonne, ni un fragment de statue qui révèle que là vécurent jadis des Grecs.

(3) Tout destinait Corinthe à être l'un des centres les plus riches et les plus civilisés de toute la Grèce. Corinthe occupe une position unique entre les golfes de Salonique et de Corinthe. Déjà à l'époque d'Homère, elle était célèbre pour sa richesse.

A Athènes, il recherche les vestiges de ce peuple pour lequel: "la vie n'est pas une propriété tant il la sacrifie aisément à son pays" (1). Malheureusement, ce peuple asservi par les Turcs ne rappelle en rien celui de son imagination. Mais il retrouve les ruines: le stade sur les rives de l'Ilissus, le Lycée, et il lui semble "entendre éclater au théâtre de Bacchus les douleurs d'Oedipe, ouïr les applaudissements des citoyens aux discours de Démosthène" (2).

Il retracera ainsi l'Histoire des cités rencontrées comme Smyrne, Rhodes, Constantinople. Pour Jaffa, il relate l'historique du nom, lié à l'histoire même de la ville, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours. Nous apprenons ainsi la dramatique fatalité qui s'acharne sur ce port qui garde le chemin de Jérusalem. Jaffa est toujours occupée; par Ephraïm d'abord, puis par les Egyptiens, par les Assyriens, par les Romains. Elle fut brûlée par Machabée, détruite par Cestius, saccagée par Vespasien. C'est à Jaffa, d'autre part, que Noé entra dans l'Arche, et là aussi que la reine de France accoucha de sa fille Blanche (3).

Il multiplie les détails sur la cité Sainte, expliquant,

(1) I.P.J., Ibid., p. 141.

(2) Ibid., p. 152.

(3) Ibid., p. 255-257.

démontrant. Jérusalem n'était-elle pas l'objet principal de son voyage?

Et, de fait, il passera beaucoup plus vite sur l'Egypte, sur la Tunisie où Carthage cependant retient son attention. Lui-même d'ailleurs expliquera les raisons qui l'ont poussé à s'étendre davantage dans ses descriptions de la Grèce et de la Palestine:

"On ne s'attend point sans doute à me voir décrire l'Egypte: j'ai parlé avec quelque étendue des ruines d'Athènes parce qu'après tout elles ne sont bien connues que des amateurs des arts; je ne suis livré à de grands détails sur Jérusalem, parce que Jérusalem était l'objet principal de mon voyage. Mais que dirai-je de l'Egypte? Qui ne l'a point vue aujourd'hui?" (1).

Dans son ouvrage sur son voyage en Orient, Chateaubriand se montre romantique par ses descriptions, mais en y incorporant des renseignements historiques sur les toponymes rencontrés, il reste le continuateur d'une tradition qui remonte au XVII^{ème} siècle. Les Voyageurs, en effet, fournissent peu de détails historiques avant le XVII^{ème} siècle, mais depuis le grand siècle, on trouve des développements intéressants sur la géographie historique dans les relations de voyage:

"Les seules branches de la géographie qui se développent au XVII^{ème} et au XVIII^{ème} siècles sont la géographie

(1) I.P.J., Ibid., p. 436.

ancienne ou historique et la géographie mathématique" (1).

La géographie historique compte des savants illustres comme Guillaume Delisle et d'Anville qui apportent l'esprit critique de l'historien au domaine descriptif de la géographie. Ainsi, d'Anville prouve les positions de l'ancienne Jérusalem, l'abbé Mariti recueille les faits historiques touchant Jericho.

Un Buchle ou un Montesquieu, portés à expliquer l'histoire par la géographie auraient eu de belles pages à écrire sur le bassin oriental de la Méditerranée qui a exercé une influence si considérable sur la marche de l'Humanité. Chateaubriand, au contraire, a su se servir de l'Histoire pour faire revivre la géographie de cette région. Mais dans ses détails, il a souvent été desservi par ses sources. Ses exposés relatent des inexactitudes. Il est victime de textes trop anciens ou de textes erronés. Souvent aussi, nous l'avons vu, sa trop grande précipitation à compiler les ouvrages de ses prédécesseurs l'a entraîné dans des erreurs d'interprétation.

Cependant, nous pouvons voir dans ses ouvrages une source importante de documentation qui, sans être à proprement parler, scientifique, n'en reste pas moins un élément de vulgarisation qui suscite chez le lecteur un besoin de continuer ses investigations.

(1) Emn. de Martonne, op. cit., p. 13.

INFLUENCES DU

VOYAGE EN ORIENT

SUR LA GEOGRAPHIE.

L'itinéraire nous apparaît sans doute comme une oeuvre littéraire dans laquelle l'auteur recherche une sorte de métamorphose, mais nous retrouvons dans ses descriptions une réalité géographique révélée par une trace matérielle. C'est donc une oeuvre riche et complexe dans laquelle on peut puiser sans craindre de tarissement. La pensée de Chateaubriand n'est pas celle d'un spectateur mais d'un acteur qui participe aux différents rythmes de la nature, selon qu'il s'agit d'une mer démontée ou du ciel, des collines sauvages ou d'un climat suave.

L'auteur a l'évident désir de faire un inventaire de cet univers dans lequel il vit. La nature prend une dimension matérielle et il observe le monde extérieur comme seuls savent le faire les poètes, grands contemplatifs, capables d'attention soutenue.

Chateaubriand est à la jonction de deux mouvements qui s'affrontent: "par la savante composition de ses fresques et la majesté de son style, il reste classique, dira F. Bassan (1) mais par la vision nouvelle dont il colore ses écrits, il ouvre la porte aux romantiques; il débarrasse la littérature de tout cet amas d'exotisme qui avait alourdi les récits de voyage.

On décèle dans ses relations de voyage, l'esprit du siècle qui

(1) F. Bassan, op. cit., p. 247.

se matérialise dans une fringale de tout voir et de tout connaître, mais ce n'est déjà plus la frénésie du dépaysement ni le goût de l'exotisme qui l'animent, c'est plutôt une immense curiosité. Chez les auteurs du XVIII^{ème} siècle, qu'ils soient voyageurs ou littéraires, la couleur locale tenait lieu de toile de fond: Tavernier (1) et Chardin (2) entraînent les esprits vers des contrées lointaines, Bernardin de Saint-Pierre donne à son roman un décor exotique(3), Montesquieu (4) et Voltaire (5) cachent derrière des histoires orientales une fine satire des mœurs françaises, comme La Bruyère se sert d'Emire (6) jeune fille de Smyrne, pour critiquer la cour. Au contraire, dans les créations de Chateaubriand, l'espace tiendra une place prépondérante. La conquête du Monde est l'un des schèmes essentiels de sa pensée. Il lui faut comprendre, percer le mystère de l'infinie multiplicité des choses, palper les paysages, retrouver l'univers dans ses éléments épars.

(1) Voyageur français né à Paris. Il parcourt l'Asie et surtout la Perse et il raconte son Voyage (1677-1679).

(2) Voyageur français né à Paris. Il publie ses Voyages en Perse et aux Indes Orientales en 1686.

(3) B. de Saint-Pierre, Paul et Virginie, publié en 1787.

(4) Montesquieu, Les Lettres Persanes, publiées en 1721.

(5) Voltaire, Zadig, publié en 1748.

(6) Le Bruyère, Les Caractères, publiés en 1686.

Avec le voyage en Orient de Chateaubriand la pensée romantique toute entière s'élargit dans son horizon et dans son âme. Pour les contemporains de l'auteur déjà sensibilisés à la présence orientale par les campagnes Napoléoniennes, l'éclairage s'organise désormais dans une double perspective: d'une part la recherche d'un équilibre, l'ardeur de participer à toute manifestation de la nature, d'autre part, le besoin de rejoindre le passé, la nécessité de mesurer les éléments, perspective qui développe le goût des récits de voyage.

Le public a maintenant un désir très vif de connaître les contrées où se développent des pensées différentes de la sienne. La pensée ne s'enkyste plus dans un nationalisme étroit, elle déborde les frontières, étend ses tentacules. Présent à l'esprit, l'Orient devient sujet de romans, de poèmes, et d'études. Hugo dessine un Orient qu'il n'a pas visité. Son imagination et son don de la couleur vont triompher dans les "Orientales" dont le titre seul prouve que la mode est à l'Orient. Vigny, pour peindre notre condition misérable, fait appel à la Terre Sainte et les plaintes qu'il entend viennent du Mont des Oliviers. Delacroix peint les Massacres de Chio en 1824, l'année même de la mort de Byron à Missolonghi (1). Musset brosse des tableaux de

(1) Petite ville de Grèce, célèbre par sa belle défense contre les Turcs, 1822-1825. C'est là que Byron trouva la mort en défendant la cause grecque.

l'Espagne et de l'Italie et il manifeste son admiration pour la Grèce Antique.

L'apport de Chateaubriand à la littérature est dans ce domaine profondément original: il a renouvelé la pensée contemporaine. Et si la société tout entière a réagi à la publication de ses relations de voyage, c'est à cause des sentiments et des images qu'il a rapportés de l'Orient. Nous avons vu qu'il avait modifié l'essence même de la pensée en donnant aux éléments une place prépondérante. Il crayonne, il dessine et il sait rendre la présence des pays parcourus qui prennent corps dans l'esprit des contemporains. Mais son influence s'exerce sous des formes très diverses. Il a saisi en effet "les grandes lignes des paysages, les harmonies générales et jusqu'à la tonalité de l'atmosphère" (1). Sous sa plume magique, l'Orient s'ébroue, frémit, c'est un visage voilé qui livre son secret. Il vit la réalité avec une netteté de vision tout à fait exceptionnelle. Il la saisit, l'emporte, l'incruste dans la phrase qui l'exprime dans son relief, dans sa couleur. C'est cette omniprésence de la nature à l'intérieur même de son oeuvre qui retient le lecteur. Le monde qui était caché par l'écran des habitudes et de la pensée sclérosée sort maintenant de sa gangue et s'ouvre à ses contemporains.

La curiosité du public s'est développée depuis le temps où

(1) J. Bodier et P. Hazard, op. cit., p. 175.

l'Orient a enthousiasmé le brave M. Jourdain. Sa pensée s'est transformée; l'exotisme fait place à un souci de s'instruire, de mesurer, de comprendre.

Chateaubriand a marqué l'esprit de ses contemporains, chez qui l'Orient prend une dimension nouvelle et chez qui la religion renaît par le pèlerinage; cette influence ne peut être que diffuse dans la Société. Impalpable devant l'étude, elle reste difficilement contrôlable. D'un tout autre caractère sera l'influence sur les voyageurs.

Sans doute le mérite de Chateaubriand a été servi par des circonstances favorables: 1806 marque la date de reprise des relations diplomatiques avec la Terre Sainte, Napoléon a fait connaître l'Egypte, la Grèce est à nouveau à l'honneur. Mais il est incontestable que son ouvrage, par sa forme même, a suscité beaucoup d'intérêt. Les regards de l'auteur venant des profondeurs de son être ajoutent une intensité de vie presque magique aux lieux qu'il nous décrit. Cet immense inventaire parsemé de ces éclatantes descriptions dont il a le secret fascine. D'autre part, il donne des indications précieuses sur le trajet parcouru, sur les conditions de vie et les voyageurs vont l'adopter d'autant plus facilement que c'est le seul livre aussi complet et aussi intéressant sur le sujet.

Cette influence sur les voyageurs se manifeste de deux façons.

D'une part sur le nombre et la diversité des visiteurs qui entreprennent un périple en Orient avec des buts différents. Si l'on tient compte de l'insécurité qui règne encore dans la Méditerranée Ori-

entale (Chateaubriand n'a rien fait pour minimiser les dangers courus, au contraire), on ne peut être que surpris du nombre considérable de départs pour le Levant. L'Orient chargé de valeurs pittoresques représente une source vive d'émotions inconnues.

Hors de la trame de la banalité quotidienne, le monde Oriental suscite, avec toute sa force envahissante, tout l'éclat d'une inspiration féconde. Tout l'Orient devient poésie véritable et engendre, selon sa force de pénétration - insidieuse ou exaltante - tantôt la méditation comme chez Lamartine, tantôt la contemplation ou l'élévation comme chez Marmier. Le poète trouve dans son agitation une sorte de plénitude et même de ferveur, comme Nerval ou comme Flaubert.

Si le pèlerin y retrouve sa foi, si le poète y trouve l'inspiration, les spécialistes vont y chercher des sujets d'étude.

Ces voyages d'étude sont nombreux et revêtent des intérêts fort éclectiques. Ce sont des scientifiques qui, dans des disciplines fort différentes recherchent à compléter leur connaissance. Des géographes, des agronomes, des ingénieurs voient dans le monde oriental un champ d'action largement ouvert à leurs études.

Très longue est la liste des voyageurs qui parcourent les pays du Moyen Orient. Certains agissent pour le Gouvernement, d'autres y séjournent pour leur propre compte. D'autres enfin, nous livrent leurs impressions dans des relations de voyage toujours plus nombreuses et toujours plus complètes.

Mais l'influence de Chateaubriand va s'exercer aussi sur la façon de voyager. Le voyage dénuide l'âme car l'homme rompt avec ses habitudes et se trouve ainsi confronté avec la réalité. Le voyageur ne va plus rechercher des "préoccupations morales ou intellectuelles" dira F. Bassan (1). L'auteur annexe à la littérature un domaine réservé aux spécialistes. Tous les détours de son itinéraire, l'étalement de son existence quotidienne perdront de leurs attraits, mais on retiendra l'importance de cette auscultation incessante de la nature. Le voyage est désormais inséparable de l'Histoire et des siècles après lui, les voyageurs retrouvent le déroulement des mythes, recherchent une musique des images dans lesquelles se fondent les émotions du visiteur.

Il nous a appris aussi à voir et à juger. Certes, il a porté des jugements de valeur trop souvent erronés sur le comportement des Turcs, sur la population de la Palestine ou sur les marins qui sillonnent ces mers orientales. Ses disciples porteront souvent aussi des jugements hâtifs. Mais il nous apprend à distinguer les contours différents des pays orientaux, à observer la vie des populations, à nuancer nos opinions. Ce qui compte après lui, c'est l'observation liée à une forte culture humaniste, car à l'observation doit nécessairement s'ajouter l'élément de comparaison dans le temps et dans l'espace. Pour

(1) F. Bassan, op. cit., p. 231.

Chateaubriand, en effet, voir, c'est comparer. Les images ne jouent que par contraste et leur valeur viennent du décalage vertical dans l'histoire et dans le relief horizontal du milieu géographique. Fortin, Marcellus se réclament de son influence. Firmin Didot tient de lui sa façon d'observer et de décrire, comme d'ailleurs tiennent de lui tous les auteurs qui depuis 1806 ont publié des relations de voyage.

Nous avons vu quelle était la situation de la géographie au XVIIIème siècle et nous savons que c'est dans la deuxième moitié du XIXème siècle, avec Humboldt et Ritter que la géographie acquiert ses bases véritablement scientifiques. Ces deux géographes vont exercer une influence féconde sur la géographie dans le cadre des observations qu'ils créent: "ils excellent à mobiliser les faits, à les convertir en formules courantes et en données comparables entre elles" dira Vidal de la Blache (1).

Dans cet ensemble scientifique, l'apport de Chateaubriand semble bien maigre. Peut-il même revendiquer un rôle aussi simple soit-il? Il semble cependant que l'auteur puisse inscrire son nom parmi les voyageurs fameux qui jouent un rôle dans l'ébranlement de cette science moderne et s'il semble oublié des géographes, du moins a-t-il fortement imprégné de sa marque la géographie littéraire.

(1) R. Clozier, op. cit., p. 90.

Notre but n'est pas de reprendre ici les apports de Chateaubriand à la géographie, mais de nous demander dans quelle mesure la matière géographique contenue dans son oeuvre est intéressante et susceptible de le demeurer. Sans doute il n'épuise pas le sujet et son oeuvre n'a aucune prétention scientifique, mais il campe au niveau de la nature, non sans quelques outrances, non sans quelques erreurs, les éléments constitutifs d'un nouveau géographie.

D'abord, il aborde le procédé de comparaison, évaluant un paysage par rapport à un autre (1). Ainsi, le sol de la Turquie n'est bon qu'en comparaison de celui de la Grèce (2) et le Nil majestueux aux rives verdoyantes n'existe qu'en fonction des cours d'eau de Floride (3). Il voit un paysage dans une synthèse intuitive avec une intelligence critique toujours en action. Guide audacieux, observateur, il entre avec aisance dans le domaine géographique et établit des rapports nouveaux entre pays comme il dissèque ses paysages pour en déterminer les éléments qui entrent dans la composition. Tout s'y trouve: le relief, l'étude des races, le portrait des villes et il réunit en faisceau

(1) La comparaison, nous l'avons vu, est l'un des procédés importants, utilisés par les géographes modernes.

(2) I.P.J., Ibid., p. 207.

(3) Ibid., p. 453.

les observations qu'il a tirées de ses multiples contacts. Il recueille précieusement le canevas de la nature, : Voici les vieux sols latéritiques qui tirent sur le rouge et sur le violet, voici toutes les espèces d'arbres, les plantes perennes et surtout l'olivier; voici déroulés sous nos yeux comme un tapis coloré les reliefs et les surfaces. Tous les éléments de la nature entrent dans cette composition.

L'ensemble de ses chroniques fait pénétrer la relation de voyage dans une voie nouvelle: c'est à la conception même de la nature que Chateaubriand s'est attaqué. On ne voyage plus après lui comme on voyageait avant, car outre les renseignements qu'il nous donne, c'est notre pensée intime qu'il transforme.

Par toutes les évasions dans le temps qui nous transportent de l'antiquité à nos jours, l'auteur nous entraîne au travers de tous les paliers de l'histoire. La vie est saisie sous tous ses angles, dans tout le dédale de ses ramifications. Désormais pleine et totale, échevelée dans les facettes de l'histoire tour à tour explorées elle revêt une permanence positive qui nous fait accorder aux éléments de la nature une place primordiale. La nature reste intacte, vivace, permanente, mais elle devient une sorte d'abstraction à laquelle on n'atteint pas et le nom a un charme presque magique associé au souvenir d'un site ou de l'écho d'un passé chargé de désir et de mystère. Par la description de ces lieux, l'auteur veut retrouver les siècles qui ne sont plus.

On n'a pas suffisamment souligné cette importance des noms dans l'oeuvre de Chateaubriand. Il éprouve pourtant un certain plaisir esthétique à prononcer certains mots qui peuplent l'univers de souvenirs glorieux. Lui-même s'excuse :

" il faut que l'on me pardonne encore l'espèce d'indifférence et presque d'impiété avec laquelle j'écrirai quelquefois les noms les plus célèbres et les plus harmonieux. On se familiarise malgré soi en Grèce avec Themistocle, Epaminondas, Sophocle, Platon; et il faut une grande religion pour ne pas franchir le Cytheron, le Menale, ou le Lycée comme on passe des monts vulgaires" (1).

Car ces mots éveillent l'écho du passé. Ils sont auréolés de gloire et le nom devient un symbole poétique.

Chateaubriand nous a donc entraîné à sa suite dans une nouvelle vision de la nature et de la pensée. Notre intérêt géographique est lié à cette nouvelle vision du monde.

L'influence de l'auteur est donc profonde et elle se situe à deux niveaux. D'abord, elle engendre un intérêt accru pour l'Orient et les peuples qui l'habitent. Désormais le voyageur est curieux, cherche, examine, compare et Chateaubriand peut se vanter d'avoir été un précurseur. Son influence dans ce domaine rejaillit sur toutes les

(1) I.P.J., Ibid., p. 52.

génération de voyageurs qui cherchent à assimiler les modes de vie orientaux loin des tracasseries de leur vie quotidienne. D'autre part, sur le plan géographique, s'il est impossible de déterminer avec exactitude le rôle qu'il a joué, on peut cependant établir que ses successeurs resteront impressionnés par ses descriptions pertinentes et brillantes. Il va donner à la géographie, outre le goût de la couleur, un vocabulaire riche de sensibilité, un besoin de comparaison qui s'épanouiront dans les études de géographie régionale. Chateaubriand n'est pas un scientifique, mais il fait oeuvre de géographe en donnant à la nature des dimensions nouvelles, en intégrant le paysage dans le domaine de la littérature.

B I B L I O G R A P H I E

1. OUVRAGES DE CHATEAUBRIAND UTILISES :

Correspondance Générale, publiée par L. Thomas, Paris, Champion, 1924, 5 vol.

Essai Historique sur la Révolution, Paris, Gosselin, 1836, 2 vol.

Itinéraire de Paris à Jérusalem, Paris, Julliard, 1964.

Journal de Jérusalem, publié par M. et Mme. Moulinier, Paris, Belin, 1950.

La vie de Rancé, Paris, Didier, 1955.

Le Génie du Christianisme, Paris, Flammarion, 1943, 2 vol.

Les Martyrs, Tours, Mame, 1377, 2 vol.

Les Mémoires d'Outre-Tombe, Bruges, Bibliothèque de la Pleiade, 1951, 2 vol.

Les Natchez, Paris, Droz, 1932.

Lettre sur la Campagne Romaine, texte critique établi par J.M. Gauthier, Nouvelle Edition, Paris, Minard, 1961.

Oeuvres Complètes, Editions Ladvocat, 1826-1831, 31 vol.

2. OUVRAGES DE GEOGRAPHIE UTILISES :

BELLOT (R. de), La Méditerranée et le destin de l'Europe, Paris, Payot, 1961.

BERTRAND L., Le Livre de la Méditerranée, Paris, Plon, 1929.

BIROT P. et DRESCH J., la Méditerranée et le Moyen Orient, Paris, P. U. F., 1953.

BIROT P., Précis de géographie Physique Générale, Paris, Armand Colin, 1959.

BIROT P. et GABERT P., La Méditerranée et le Moyen Orient, Paris, P. U. F., 1964.

BRAUDEL F., La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II, Paris, Colin, 1949.

BRUIEL, Jean, La Géographie Humaine, Paris, P.U.F., 1956.

CLOZIER, René, Histoire de la géographie, Paris, P.U.F., 1960.

COUPAL, M.A., Des Pins, des Tuiles et du Soleil, Aventures Méditerranéennes, Montréal, Centre de Pédagogie et de Psychologie, 1961.

DEVEZE M., Histoire des Forêts, Paris, P.U.F., 1965.

EMIAN J., Europe et Asie, Sillages et Pistes. Bruxelles, Brepols, 1961.

GEORGE, P. Géographie Economique, Paris, Presses Universitaires de France, 1962.

GOUROU P. et PAPY L., Géographie 2e, Paris, Hachette, 1961.

HEROUVILLE, (H. d') L'Economie Méditerranéenne, Paris, P.U.F., 1958.

HUMIEL H., La Méditerranée, Traduit de l'Allemand par le
Commandant A. COGNLET, Paris, Payot, 1937.

LE LAINOU H., Les Problèmes Géographiques de la Méditerranée
Européenne, Paris, Centre de Documentation Universitaire, 1959.

LENTACHER, F., MOREAU J.P., OUZOUF, J. et PASQUIER, Y., Géographie.
Paris, F. Nathan, 1958.

MARTONNE, (Emm. de) Traité de Géographie Physique, Paris,
Armand Colin, 1957.

OUZOUF, H. et Ph. PINCHEMEL. Géographie, Bourges, F. Nathan, 1961.

PASDELOUP, B. Géographie, Paris, Hatier, 1961.

PERPILLOU, H. Géographie de la Circulation, Paris, Centre de
Documentation Universitaire.

SIEGFRIED, A. Vue Générale de la Méditerranée. Paris, Galimard, 1943.

TERMIER, P. La Méditerranée, Cahier de la Philosophie de la Nature.
Collin, 1929.

VIDAL de la BLACHE. Géographie Universelle, Paris, Colin, 1927.

WILL DURANT. Histoire des Civilisations, Lausanne, Editions
Rencontre, 1962, 26 vol.

Méditerranée, Carrefour des Religions. Recherches et Débats.
Cahier 26, Paris, Fayard, 1959.

111. OUVRAGES DE BASE UTILISES :

BASSAN, F. Chateaubriand et la Terre Sainte, Paris, Presses Universitaires de France, 1959.

IV. OUVRAGES UTILISES :

ANDLAU (Comtesse B. d') Chateaubriand et les Martyrs, Naissance d'une épopée. Paris, José Corti, 1952.

BEDIER J. et HAZARD P., Histoire de la Littérature Française, Paris, Larousse, 1924.

BORDEAUX, H. Pèlerinages Littéraires, Paris, Fontemoing.

BEPTIN, (Abbé G.) La Sincérité Religieuse de Chateaubriand. Paris, Lecoffre, 1899.

DUCHEMIN, H. Chateaubriand, Essais de Critique et d'Histoire Littéraire, Paris, Vrin, 1938.

FONTANES, (L. de) Oeuvres recueillies pour la première fois et complétées d'après les manuscrits originaux, précédés d'une lettre de H. de Chateaubriand avec une notice biographique par M. Roger et une autre par Ste. Beuve, Paris, Hachette, 1839.

GAUTHIER J.M., Le style des M.O.T. de Chateaubriand, Paris, Minard, 1959.

GAUTHIER J.M., Chateaubriand, Paris, Minard, 1961.

GIRAUD, V. Le Christianisme de Chateaubriand, Paris, Hachette, 1925 - 1928.

GIRAUD, V. Joseph Joubert, Paris, Blond, 1909.

GUILLEMEN H. L'Homme des Mémoires d'Outre-Tombe, Paris, Gallimard, 1965.

JOUBERT, J. Les Correspondants de J. Joubert, Lettres Inédites Publiées par Paul de Raynal, Paris, Levy, 1884.

JOUBERT, J. Pensées Précédées de sa Correspondance sur sa Vie, et ses travaux par P. de Raynal et des Jugements Littéraires de MM. Sainte-Beuve, S. de Sacy et S.M. Girardin, Paris, Perrin, 1888.

LEMAITRE, J. Chateaubriand, Paris, Calmann-Lévy, 1912.

LEVAILLANT, M. Chateaubriand, Mme. Récamier et les M.O.T. d'après des documents inédits, Paris, Delagrave, 1936.

LEVAILLANT, M. Splendeurs et Misères de M. de Chateaubriand d'après des documents inédits, Paris, Ollendorf, 1922.

MOREAU, P. Chateaubriand - l'Homme et l'Oeuvre. Paris, Hatier Boivin, 1956.

MOREAU, P. Chateaubriand, Paris, Desclie de Brower, 1965.

SAINT-BEUVE. Chateaubriand et son groupe Littéraire sous l'Empire. Cours professé à Liège. Nouvelle édition annotée par Maurice Allem. Paris, Garnier, 1940.

MAURRAS, C. Trois Idées Politiques, Chateaubriand - Michelet - Ste-Beuve. 6e. Edition, Paris, Champion, 1912.

MAUROIS, A. Chateaubriand, Paris, Grasset, 1938.

NGUYEN VAN HUUY, P. La Métaphysique du Bonheur chez Albert Camus, Neuchâtel, à la Baconnière, 1962.

WEIL, A. Chateaubriand. Texte critique avec une introduction des notes, des appendices et un index par A. Weil, Genève, Droz, 1947.

WULF (M. de) Précis d'Histoire de la Philosophie, Louvain, Nauwelaerts, 1950.

V. OUVRAGES DE SECONDE MAIN UTILISES.

N.B. Il n'a été impossible de consulter certains ouvrages dont il n'existe pas d'exemplaire au Canada. Par exemple, le "Chateaubriand en Orient" de Garabed de ter Sahaghian ne se trouve, d'après les livres de référence de la bibliothèque, qu'à la bibliothèque de Londres et à celle de Venise. Ces livres présentant un très grand intérêt géographique, je ne suis permis de les citer à travers l'ouvrage de F. BASSAN.

AVRAMIOTTEI, G.D. Notes Critiques sur le voyage en Grèce de Chateaubriand. Traduites par A. Poirier, Paris, Presses Universitaires de France, 1929.

BUSCHING. Mémoires sur le lac Asphaltite ou la Mer Morte (Annales des Voyages, V. 1508.

CARRE, J.H., Voyageurs et écrivains français en Egypte, Le Caire, Imprimerie de l'Institut français d'Archéologie orientale, 1932.

CHASTENAY, (Mme de), Mémoires, Paris, Plon, 1896.

GROSCLAUDE, Ad. Notes sur "L'Itinéraire de Paris à Jérusalem" de Chateaubriand et sur "L'Itinéraire de Julien, domestique de M. de Chateaubriand..." La Chaux-de-Fonds, Imprimerie Nationale, Suisse, 1908.

HYDE de NEUVILLE, (J.G., Baron) Mémoires et Souvenirs, 1929.

JOUBERT, J. Les Carnets de J. Joubert, textes recueillis sur les manuscrits autographes par A. Beaunier, Préfaces de Mme. Beaunier et A. Bellesort. Paris, Gallinard, 1938.

JOURNAL de l'Empire: Description de Jérusalem, extraite d'un article que M. de Chateaubriand vient d'insérer dans le "M.F." avec un commentaire signé Y. 6 juillet 1807.

Journal de Paris: Compte rendu de l'Itinéraire, signé S. 9-11-15 et 20 mars 1811.

JULIEN. Itinéraire de Paris à Jérusalem, par Julien, domestique de M. de Chateaubriand, publié dans un manuscrit original appartenant à M. Lesouef, avec une introduction et des notes, par Md. Champion. Paris, H. Champion, 1904.

MALAKIS, B. Chateaubriand, Chevalier de l'Ordre du St. Sépulture d'après des documents inédits. R.L.C. Octobre-Décembre 1931.

OUTREY, A. L'Itinéraire de Paris à Jérusalem et la Censure. R.D.H. 13 juillet 1943.

SAHAGHIAN. Le P. Garabed der. Chateaubriand en Orient. Venise, Imprimerie Arménienne, 1914.

SUAREZ. Portraits, Paris, H.R.F., 1913.

VITROLLES (Baron de) Mémoires et Relations, Paris, Charpentier, 1884.

WALKER, T.C. C's Natural Scenery - a Study of his Descriptive art, Baltimore, Johns Hopkins Press, 1946.

TABLE DES MATIERES

	Pages
. Livres de Chateaubriand sur le Voyage en Orient	1
. L'esprit du temps	2
. Influence méditerranéenne	4
. Causes du Voyage	11
. Controverse des critiques	12
. Causes lointaines	13
. Causes immédiates	22
. Eléments Géographiques	29
. Tendances de la Géographie	30
. Sources de l'auteur	35
. Situation de Chateaubriand	41
. Contenu Géographique	43
. Aperçu général	49
. Procédés utilisés	54
. Vocabulaire	61
. Localisation des sites	69
. Apports à la Géographie physique	74
. Le relief	75
. Les fleuves	79

	Pages
. Les marées et les vents_____	84
. La végétation_____	90
. Apports à la Géographie humaine_____	96
. La population_____	98
. Les villes_____	111
. Les transports_____	119
. Apports à la Géographie économique et historique_____	126
. Géographie économique_____	126
. Géographie historique_____	131
. <u>Influences du Voyage en Orient sur la géographie</u> _____	137